

C A T A L O G U E

D E

D R O I T S

F I C T I O N S

P O U R

A D U L T E S

L'INTERLIGNE





## **TABLE DES MATIÈRES**

INTRODUCTION  
P. 5

J'IRAI DANSER SUR LA TOMBE DE  
SENGHOR  
Blaise Ndala  
P. 6

LE PETIT ABRAM  
Philippe Simard  
P. 14

LA COUREUSE DES VENTS  
Louenas Hassani  
P. 22

L'HOMME QUI VENAIT DE NULLE PART  
Gilles Dubois  
P. 28

GAUCHER.ÈRE CONTRARIÉ.E  
V.S. Goela  
P. 36

CELUI QUI AVANCE AVEC LA MORT  
DANS SA POCHE  
Claudette Boucher  
P. 42

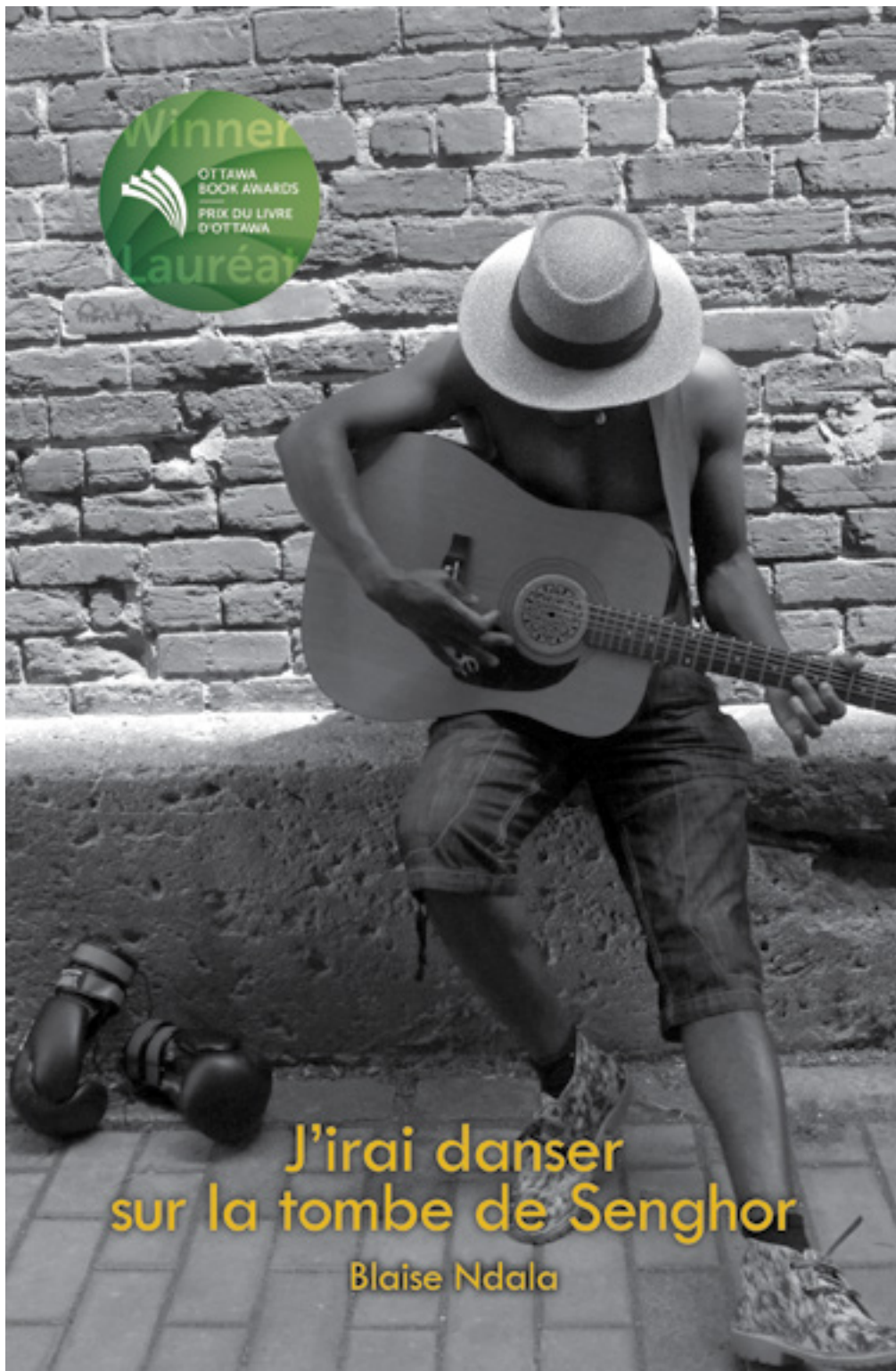
À PROPOS DES ÉDITIONS L'INTERLIGNE  
P. 49

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS  
P. 51



# I N T R O D U C T I O N

Ce portfolio rassemble quelques-unes des meilleures oeuvres d'auteurs franco-canadiens publiées aux Éditions L'Interligne. Nous estimons que ces fictions originales, inspirées et percutantes, sont aptes à séduire votre public adulte passionné par des intrigues qui se déroulent aux quatre coins du monde, un lectorat curieux de découvrir l'étonnante richesse de la diversité culturelle d'expression française.



Winner  
OTTAWA  
BOOK AWARDS  
PREMIER  
PREMIER  
PREMIER  
Lauréat

# J'irai danser sur la tombe de Senghor

Blaise Ndala

Roman, 464 pages, 2014 | ISBN 978-2-89699-431-1

## R É S U M É

Nous connaissons déjà l'issue du combat de Mohammed Ali contre George Foreman à Kinshasa en 1974. Cependant, nous ignorons les dessous du « combat du siècle », cette improbable saga en terre africaine. *J'irai danser sur la tombe de Senghor* nous fait découvrir, 40 ans plus tard, les secrets sociopolitiques d'une société cauchemardesque et fantasmagorique au sortir de la période coloniale. Musique, magouilles et magie traversent la vie de Modéro, héros malgré lui.

## L ' A U T E U R

Blaise Ndala est né en République démocratique du Congo. En 2003, il gagne la Belgique pour y poursuivre des études de droit. Il s'établit au Canada en 2007 dans la région d'Ottawa, où il travaille comme fonctionnaire fédéral. *J'irai danser sur la tombe de Senghor*, son premier roman, lui a valu le Prix de la Ville d'Ottawa.

## EXTRAIT

COMME SOUS LE CONTRÔLE D'UNE CHAPE bienveillante, la chaleur s'était arrêtée aux portes des vestiaires. Il flottait dans la pièce peinte en vert et blanc une fraîcheur qui s'était engouffrée dans le ventre du stade à l'ouverture des portes métalliques. C'était quelques heures plus tôt, lorsque les hommes de Don King s'étaient présentés sur les lieux pour superviser les derniers réglages délégués aux Africains. Les collaborateurs du champion déchu restaient assis en demi-cercle, à l'exception du Maître lui-même et de Roy Williams, son partenaire d'entraînement avec lequel il avait passé d'interminables heures à se préparer durant les trois derniers mois. Comme le reste de l'assistance, Roy avait du mal à dissimuler sa nervosité. Et ce n'est pas son tic, ce balancement répété de la tête exécuté de gauche à droite en de vigoureuses contorsions du cou, qui était de nature à donner le change.

Autant dire qu'il régnait, dans cette partie du sous-sol faiblement éclairée du Stade du 20-Mai de Kinshasa, une ambiance de couloir de la mort. Comme si soudain chaque personne autour du Maître assistait impuissante à l'évaporation de l'énergie qui avait servi de viatique, des mois durant, à l'encontre des pronostics pour le moins inquiétants de la presse sportive américaine. Nul n'avait oublié le cinglant «Kinshasa: Chronique d'une humiliation annoncée» du *New York Post* dont le *Dallas Morning News* s'était fait l'écho: «Rendez-vous de tous les dangers pour le nouveau fort en gueule de la cause noire». Dans le même registre, une des signatures les plus respectées du pays avait publié dans le magazine *Esquire*, une semaine avant de s'envoler pour le cœur de l'Afrique, un billet qui avait fait plus que quelques vagues. Le chroniqueur avait prophétisé que le monde allait assister à la fin de la légende incarnée par le garnement qui «était entré dans l'arène avec un talent si rare et si insolent qu'il ne pouvait durer que le temps d'une comète». Entre deux échauffements, l'intéressé avait alors décroché son téléphone et appelé l'homme qui n'en loupait jamais une pour placer un mot plus haut que sa chère réputation à lui. Parlant de lui-même à la troisième personne, il avait fait savoir à son correspondant que le jour venu, devant les caméras du monde entier, «la comète» se ferait un plaisir de lui apprendre à respecter le seul mortel dont le talent inscrit dans les astres ne pouvait être associé à l'éphémère.

Alors que la fièvre médiatique atteignait son paroxysme dans l'enceinte du stade africain, le Maître n'entendait pas laisser ses amis inviter en ce lieu reclus, par leur silence et leur apathie collective, le doute et son inévitable corollaire, la

peur. Dans cet espace où il s'était retiré avant le rendez-vous de toute une vie, il se devait d'opposer, aux affres de l'enfantement du prodige sportif attendu par la planète entière, une inébranlable conviction. Celle d'incarner celui qui avait volé le feu sacré. Car la flamme qui l'habitait, qu'il devait une nouvelle fois transmettre à son petit monde comme il avait toujours su le faire dans le passé, c'était sa foi en lui. Cette foi qui, au fil des ans, avait pavé la voie de sa carrière à nulle autre pareille. Une foi qu'il avait su ériger en vérité quasi irréfutable. Il était le meilleur, le plus grand, le plus redoutable, le plus redouté et le plus beau... Bref, tout ce que les gens ordinaires saluaient et proclamaient.

Qu'une partie du gotha qui s'était auto-érigé en Alpha et Oméga du noble art ait continué à lui refuser la consécration absolue et intemporelle n'ébranlait nullement ses certitudes, au contraire. Il en était même convaincu, ce mercredi 30 octobre 1974, dans la chaleur de cette nuit tropicale, sur une terre d'Afrique où il avait été accueilli en enfant du pays, il allait offrir au monde sa propre définition du mot «revanche». L'ancien gamin de Louisville (Kentucky) devenu divinité du ring doutait qu'il pût exister meilleur endroit sur la planète d'où il pourrait regarder de haut l'Amérique raciste et va-t-en-guerre qui avait conspiré pour sa descente du piédestal.

Le piédestal. Y retourner. Y demeurer. Envers et contre tout.

«Qu'est-ce qui se passe, les gars? Ohé! On est au funérarium?» avait-t-il lancé après quelques échauffements en solitaire.

Il allait et venait sous les poutrelles surplombant leurs têtes, auxquelles était accrochée une demi-douzaine d'ampoules de faible puissance. Pour le sortir de sa torpeur, il s'était approché du groupe et avait commencé à bondir du bout des pieds comme il le faisait sur le ring, fendant l'air de ses puissants coups. Il boxait à vide, allait narguer avec punch chacun des membres de l'assistance en lui décochant un direct du gauche, qui chaque fois s'arrêtait à moins d'un centimètre du visage de la cible. Lorsqu'il avait approché la dernière personne assise près de l'issue de secours, l'homme avait reculé tout en ouvrant de grands yeux dans lesquels on lisait une panique à couper au couteau. Il s'en était ensuivi l'hilarité des Américains, habitués à ce rituel que leur réservait l'artiste dans les minutes qui précédaient chacun de ses combats. Tel n'était pas le cas du conseiller spécial de leur illustre hôte africain, lequel avait



obtenu du Maître d'être témoin de ces derniers instants avant l'assaut tant attendu.

«Ah! il a la trouille, monsieur le conseiller spécial! avait commenté le Maître. J'espère que George ne va pas nous faire ce coup-là, *right*? Je ne suis pas venu sur la terre de mes racines pour le voir tomber dans les pommes au premier pas de danse, George. Je veux le voir danser; je vais le faire danser. Et quand je dis danser...»

Sous l'emprise de son magnétisme légendaire, quelques visages s'étaient détendus, mais on était loin du compte. S'il avait été convoqué, force était alors de déplorer que l'Ange de la sérénité ait décidé de prendre son temps dans les rues de Kinshasa, privant le groupe réuni autour du Maître de son précieux halo.

Drew Bundini Brown restait impassible. L'air absent, l'entraîneur originaire de Floride ressemblait à un prêtre qui se rend compte au beau milieu de l'office qu'il risque de manquer de vin pour honorer le saint-sacrement. Peut-être était-il hanté par la voix caverneuse de la voyante haïtienne qu'il était allé voir en secret dans le quartier de Brooklyn à New York. Dans son souvenir, les dernières paroles prononcées par l'octogénaire n'étaient pas de celles qui vous revigorent quand arrive l'heure H. Plus approchait le moment de vérité, moins il se sentait sûr de lui. Mais sa longue et riche expérience lui avait appris qu'un combat se gagnait – ou était perdu – bien à l'avance. Son issue était toujours scellée en amont, par une foulditude de causes dont on saisissait rarement la portée dans les minutes qui précédaient le premier coup de cloche.

«T'as la trouille toi aussi, capitaine?» lui avait alors lancé le Maître, sans s'arrêter.

Bundini n'avait pas répondu, perdu dans ses pensées et occupé à ouvrir un gros sac noir posé entre ses jambes. Angelo Dundee, le deuxième entraîneur, essuyait les verres de ses lunettes, tête baissée. De tous, il était celui qui connaissait le mieux l'adversaire du jour, pour avoir été à son service quelques années auparavant. À côté de lui, Jabir Herbert Muhammad, le directeur technique, égreinait un chapelet en dodelinant de la tête. On aurait dit un vendeur d'artisanat dans un souk déserté par les touristes. Même lui, si bavard d'ordinaire, prêt à vous balancer les vannes les plus désopilantes à la moindre occasion, semblait tétanisé par l'enjeu, à présent que le compte à rebours était amorcé.

Quant à Ron Baxter, le journaliste du *Chicago Chronicle* qui n'avait pas lâché le Maître d'une

semelle depuis une semaine, il avait fini par se laisser engourdir par l'atmosphère qui l'entourait. Il repensait au pari dans lequel il s'était laissé entraîner quelques semaines plus tôt, soudain conscient qu'une défaite potentielle de l'homme en face de lui risquait de l'ébranler pour des motifs autres que pécuniaires: une part de lui se reconnaissait dans l'étrange destin de cette grande gueule que rien ni personne n'avait encore réussi à faire douter.

— T'inquiète, *Champ*; tout est sous contrôle. On va lui faire la fête ce soir, avait répondu avec un sourire complice Rahman Ali, le frère du boxeur. On va lui montrer que t'es son maître et qu'il a eu tort de ne pas assimiler ne serait-ce que le dixième de tes leçons. Tu vois ce que je veux dire?

— T'es trop généreux, *bro*. Vraiment trop généreux. Il n'a même pas assimilé le centième de ce qu'il m'a vu faire depuis le temps où, tout-petit, il faisait dans son froc quand il me regardait envoyer au tapis les dieux qu'il avait adorés. Tu parles d'une momie!

Pour la première fois, les visages s'étaient illuminés; l'assistance avait communié dans un rire qui avait eu le même effet que l'apparition soudaine d'un arc-en-ciel qui tient en respect les éléments. De l'extérieur, justement, on pouvait entendre, tels des coups de canon tirés depuis un navire de guerre au large, les grondements annonciateurs d'un orage. Rien de plus commun, sur les rives du fleuve Congo rebaptisé Zaïre par le colonel-président, celui que ses compatriotes appelaient très révérencieusement «le Guide de la révolution de l'authenticité», qu'une tornade qui succède à une journée ensoleillée d'octobre. «Il ne manquait plus que ce maudit temps!» ne put s'empêcher de pester Bundini qui s'approchait de son poulain pour lui passer une serviette blanche. Celui-ci arracha le morceau de tissu d'entre les mains de son entraîneur et, en un temps deux mouvements, le noua vigoureusement autour de son cou. Comme s'il cherchait à l'étrangler.

— Tu n'oses pas avouer que t'as peur de cette momie qui est aussi douée en boxe qu'un tétraplégique au marathon!

— Se moquer des tétraplégiques manque de classe, mon champion, avait répliqué l'entraîneur, d'une voix très douce, sans chercher à se dégager. Et ça ne te ressemble pas.

Le Maître l'avait fixé dans les yeux pendant quelques secondes, puis il avait lâché prise avant de se frapper la poitrine. Deux tapes légères en signe de contrition:

— Allah me pardonne, avait-il murmuré, en levant les yeux au ciel.

Un signe du Ciel. Un seul suffirait. Sans nuance. Sans équivoque.

Il était allé déplier le peignoir qu'il avait choisi de porter au moment de monter sur le ring. C'était une longue parure en soie blanche, décorée d'un motif noir que les autres membres du groupe, assis en retrait, ne pouvaient distinguer. Au moment où il s'était apprêté à l'enfiler, Bundini avait fait un geste de la tête pour lui signifier que ce n'était pas la bonne tenue. Le Maître avait ouvert la bouche pour parler, mais il s'était ravisé au dernier moment. Il avait tendu la main. L'entraîneur avait alors déployé un peignoir qu'il lui avait préparé pour l'occasion, blanc aussi mais orné de rayures vert-jaune-rouge aux ourlets. Les couleurs du pays hôte. Une carte du Zaïre, tricolore également, était cousue sur le revers, à hauteur du cœur. Rien de moins qu'une réplique du blouson que portait Bundini: mêmes couleurs, mêmes motifs. D'un geste de la main et souriant pour la première fois depuis leur entrée dans le stade, ce dernier avait fait remarquer cette similitude à son poulain. Sans réussir à lui soutirer le moindre signe d'emballlement.

— Allez, mon champion! Tu vas le mettre, non? Je te l'ai choisi moi-même. Je l'ai commandé spécialement pour toi et pour cette occasion mémorable. *Go ahead, man!*

— Ah? Et moi qui aurais parié que c'est le Guide du Zaïre en personne qui me l'offrait! avait ironisé le Maître.

Il avait lancé un clin d'œil au conseiller spécial qui assistait à cette scène en pensant à celles dont lui-même était si souvent témoin chez lui, lorsque sa première épouse ferrailait avec leur fille de six ans. À mesure que la discussion s'enlisait entre l'entraîneur et l'athlète, le dignitaire zaïrois notait que le second était encore plus capricieux que son propre rejeton. De fait, lorsque sa fille aînée avait un faible pour une robe en particulier, toutes les tentatives de sa mère de lui en faire porter une autre se heurtaient à un mur. Un rempart que seul le père, jamais avare de compliments, réussissait à abattre. Il avait fini par vaincre ses hésitations et s'était approché des deux Américains.

— Champion, si vous permettez et sans vouloir critiquer ses goûts que je trouve d'ailleurs remarquables, avait-il balbutié dans un sourire qu'il s'était efforcé de rendre aussi naturel que chaleureux, je pense que monsieur Bundini

fait davantage pencher la balance du côté du symbole que de l'esthétique. Mon avis, avec tout le respect, est que vous devriez enfilez le peignoir que vous-même avez choisi. Il est plus joli et dégage un je-ne-sais-quoi de sacerdotal... Je veux dire, quelque chose qui est en phase avec le charisme qui vous a toujours distingué.

— Avez-vous entendu ça? avait rétorqué le Maître, surpris. J'aurais parié pourtant que l'homme de confiance du Guide choisirait les couleurs du drapeau national!

— Vous êtes un enfant de ce pays, champion, avait répondu le conseiller, toujours dans un anglais impeccable. (*Il soutenait son regard et semblait flatté par l'évocation de sa proximité avec l'un des hommes les plus puissants d'Afrique.*) Le Guide vous l'a dit de sa propre bouche et tout le monde dans ce vestiaire le sait, y compris monsieur Bundini. Dans les rues de Kinshasa, ce n'est pas «*Foreman, boma yé!*» que le peuple chante; c'est plutôt «*Ali, boma yé!*»: Ali, tue-le, achève-le! Avez-vous besoin d'une carte du Zaïre sur votre cœur pour conquérir une nouvelle fois celui de votre peuple? Permettez-moi d'en douter.

C'est alors qu'était intervenu Gene Kilroy, le directeur financier qui devait craindre que cette intrusion du Zaïrois ne brise l'harmonie entre l'entraîneur et son poulain. À seulement trente-cinq minutes du combat le plus important que ce dernier ait jamais disputé de toute sa carrière, tout cela ne lui semblait pas du meilleur effet:

— Permettez-moi de douter, monsieur le conseiller spécial, que votre patron aurait approuvé votre conseil s'il avait été présent. Le champion ferait bien d'accepter le cadeau que lui offre son coach.

— D'accord, les gars, avait coupé le Maître. Vous allez me laisser trancher. C'est moi le champion... Je veux dire, le vrai. Au moins ça, personne ne devrait le contester ni ici, ni en dehors de ce stade, *right?* Et je veux continuer à être le champion que je veux, par la grâce d'Allah le Miséricordieux; et pas le champion que les autres voudraient que je sois. Je veux continuer à choisir ce que je veux porter aujourd'hui comme demain, de même que ce que je veux manger, comment je veux le manger. Je veux avoir le dernier mot sur les noms que j'entends effacer de l'histoire de la boxe. Et je veux décider de la manière dont je vais procéder pour y arriver. Vous comprenez?

Il avait laissé choir à ses pieds le peignoir que lui avait remis son entraîneur et passé le sien

---

1 - En lingala, la langue la plus parlée à Kinshasa.

par-dessus l'épaule gauche, après avoir envoyé un regard entendu à son frère qui observait la scène. Il était allé ensuite s'asseoir à la table de massage. On l'avait vu enfiler de hautes chaussures de boxe de couleur blanche et faire signe à Ferdie Pacheco, son médecin, qu'il était prêt pour le contrôle de routine. Quand celui-ci s'était éloigné au bout de quelques minutes, le Maître s'était remis sur ses pieds, allant de-ci, de-là en exécutant la fameuse danse qui avait contribué à sa légende aux quatre coins de la planète. Il semblait prendre son pied en narguant un adversaire invisible et immobile. « *Flotter comme un papillon, piquer comme une abeille. Tes mains ne frapperont pas ce que tes yeux n'ont pas vu* », scandait-il en anglais. Il avait suivi un chemin invisible en zigzaguant entre les gros piliers qui soutenaient les gradins au-dessus d'eux, puis était venu décocher un direct du droit à moins d'un centimètre de la rétine gauche de son homme de coin.

— Hé capitaine! C'est la nuit de la rumba. Qu'est-ce qu'on va danser!

Bundini restait coi.

— Je suis supposé faire la fête? Tu n'as pas voulu de mon peignoir. Tu as rejeté mon cadeau. Si quelqu'un me l'avait dit il y a seulement une heure...

— T'inquiète, mec, lui avait répliqué le Maître. Ce soir, tu auras le plus beau cadeau que personne ne t'a jamais offert et ne t'offrira jamais de ta putain de vie. Ce soir, tu entendras ce traître de George Foreman appeler au secours les dieux d'Afrique. Mais les dieux d'Afrique ne sont d'aucun secours pour quiconque baisse sa culotte devant l'ennemi qui maltraite les filles et les fils de sa mère. Les dieux bantous sont du côté de Mohamed Ali parce que Mohamed Ali est chez lui, à Kinshasa; et c'est lui qui ce soir aura le dernier mot, *right*? Allez, bouge maintenant, avait-il enchaîné. *Flotter comme un papillon...*

— *Piquer comme une abeille*, avait complété Drew Bundini Brown, vaincu. Les deux hommes s'étaient alors donné l'accolade.

— *Motherfucker!* avait lancé l'entraîneur en souriant.

Dans les minutes qui avaient suivi, Mohamed Ali était passé de la détente cordiale à la concentration. Tout de blanc vêtu, il s'était retiré dans une pièce adjacente pour la prière, en compagnie de son frère et du directeur Herbert Muhammad. Vingt et une minutes le séparaient désormais de la rencontre qui devait l'opposer au champion du monde des poids lourds, George Edward Foreman. Né sous le signe du Capricorne comme lui, mais

de sept ans son cadet, quarante victoires affichées au compteur – dont trente-sept par knock-out – et toujours invaincu, Big George n'avait plus grand-chose à prouver. Un prodige de la nature. Une machine au service de la douleur. Une montagne de muscles qui avait liquidé tous ses adversaires, sans exception, avant le cinquième round.

## D A N S   L E S   M É D I A S

« Avec ce livre, Blaise Ndala explore toutes les facettes du Zaïre post-colonial. En filigrane on a les tensions politiques, sociales. Il y a de tout. Il y a beaucoup de bagout. La prose est très vivante. Les personnages sont extrêmement attachants. C'est un bon moment de lecture, roman extrêmement divertissant. »

Ici Radio-Canada Nord de l'Ontario

« À travers des dialogues humoristiques et profonds, l'histoire du roman *J'irai danser sur la tombe de Senghor* qui a reçu notamment le prix du livre d'Ottawa en 2015 invite les lecteurs à suivre l'itinéraire de Modero. »  
Le National (Haïti)

« [...] ce qui lui donne sa force et son originalité, c'est la manière dont l'auteur se met dans la peau de Modero, un jeune et talentueux musicien qui quitte son village de Banza pour tenter sa chance dans une ville où le chanteur Zaïko Langa Langa règne en maître. Finalement Mohamed Ali, superbement évoqué, n'est plus qu'un prétexte : ce qui apparaît dans ce livre, c'est une savoureuse évocation de Kin la Belle avec ses musiciens, ses bars, ses superstitions. »

Le Soir (Belgique)

## D I S T I N C T I O N S

Finaliste au Prix Trillium, 2015 ;

Finaliste au Prix littéraire Émergence, 2015 ;

Finaliste au Prix Christine-Dumitriu-van-Saenen, 2015 ;

Lauréat du Prix de la Ville d'Ottawa - Création littéraire, 2015 ;

Vente de droit, Vents d'ailleurs (coll. Pulsations) : France, Suisse, Belgique et Afrique francophone ;

Adaptation cinématographique par le réalisateur Rachid Bouchareb (*Cheb*, primé au Festival de Cannes ; *Poussières de vie*, nommé pour l'Oscar du meilleur film étranger ; etc.), en cours ;

Traduction en russe, BookLand Press, en cours.





Roman, 168 pages, 2016 | ISBN 978-2-89699-539-4

## R É S U M É

*Le petit Abram* met en scène un garçon attachant qui livre, dans ses carnets intimes, le récit de sa désillusion face aux valeurs sclérosées de son village, et de son projet de fuite vers l'Europe, dans l'espoir fou d'y faire fortune et de revenir épouser Zaéma.

Ce roman d'une actualité brûlante traite, sans préjugés ni parti pris, du destin bouleversant de ces jeunes tentés par l'émigration vers l'Europe.

## L ' A U T E U R

Philippe Simard est né à Ottawa et vit au Québec. Il possède un doctorat en littérature et enseigne au Cégep de l'Outaouais. *Le petit Abram* est son premier roman.

## EXTRAIT

CE QUE JE PRÉFÈRE DE L'ÉCOLE, c'est marcher avec Zaéma pour nous rendre là-bas, et surtout la raccompagner chez elle le soir, après les cours.

Elle et moi, on marche moins vite que les autres, on les laisse tous aller devant, et quand ils tournent le coin pour aller sur la grande rue, alors on sait qu'on est juste tous les deux, qu'y a personne qui nous voit. Je lui prends la main, doucement. Et on avance, en balançant le bras, juste comme ça, le plus lentement possible, pour que ça dure longtemps, pour pas avoir à tourner le coin tout de suite, mais pour pas non plus nous arrêter, parce qu'on ose pas, c'est pas permis.

Zaéma, c'est une fille pas comme les autres. Je lui ai promis que je la demanderais en mariage, le jour où j'aurais assez d'argent pour acheter une voiture. Les gens riches, ils ont toujours une belle voiture, et les filles vraiment jolies, c'est connu, elles épousent toujours que des gens riches.

Elle m'a dit qu'elle aimerait bien qu'elle soit rouge, la voiture, parce que c'est la couleur qu'on remarque le plus. Moi je suis d'accord, si c'est ce qu'elle veut. Elle a voulu savoir quand je l'aurais, et j'ai pas su quoi lui répondre. J'ai senti qu'elle voulait que je la rassure, ou que je lui jure : « Ça sera pas long, crois-moi, je l'aurai bientôt, notre voiture, et j'irai tout de suite chez tes parents pour qu'ils m'accordent ta main. »

Je crois qu'elle aurait préféré que je lui donne une date plus précise, que je l'assure que la voiture serait devant sa porte tel jour de la semaine prochaine, garanti. Mais je veux pas lui mentir. Je veux qu'elle comprenne bien qu'il est pas simple, notre problème. La vérité, c'est que je sais pas quand je pourrai revenir, avec la voiture et l'argent et tout. C'est difficile de prévoir. Je lui ai dit : « Je vais tout faire pour revenir vite, mais Dieu sait combien de semaines, combien de mois... combien d'années peut-être ça me prendra ! Mais je te jure, je vais revenir, je vais tout faire, tout. » On s'est arrêtés, elle m'a regardé sans rien dire. J'ai vu dans ses yeux qu'elle me croyait. C'était un soir qu'on revenait de l'école, comme d'habitude. Le soleil se couchait derrière les maisons, la ruelle était à moitié dans l'ombre, à moitié dans la lumière. C'était l'heure où les oiseaux volent entre les murs et s'appellent de toit en toit. Elle s'est approchée doucement, ses yeux étaient comme des mirages. Elle a posé ses lèvres sur mes lèvres... C'est un souvenir que les mots peuvent pas expliquer, qu'ils peuvent juste effleurer. Mais il vit en moi comme une oasis dans le désert.

Évidemment, Zaéma est pas vraiment consciente de ce que ça signifie, quitter le village, sortir du pays, trouver un endroit où y a du boulot, en trouver un qui paye bien, et ramasser un tas d'argent. Ça sera pas simple du tout. Ça sera dur.

Je sais que je vais souffrir. Mais c'est pas utile de tout lui expliquer, de lui parler du danger qu'y a à s'en aller tout seul, à traverser des pays qu'on connaît pas, que personne ici connaît. C'est pas utile de lui avouer que j'ai peur. Je préfère qu'elle s'inquiète pas trop, et surtout qu'elle perde pas espoir, même si je reviens pas aussi vite qu'on voudrait. Elle doit m'attendre.

Je devrais peut-être lui montrer tout ça sur une carte, qu'elle sache où je pense aller, et par quels chemins. Alors elle comprendrait que c'est pas dans le village d'à côté et qu'on peut pas se rendre là-bas et revenir en quelques jours. Je vais demander au professeur s'il veut bien me prêter la grande carte qu'il garde enroulée dans un coin de la classe. Comme ça, elle verra bien que je rigole pas, que c'est pas juste des mots en l'air, que je suis sérieux, que je suis convaincu. On risque pas sa vie par amour quand on est pas vraiment amoureux.

Au fond, c'est qu'un problème de fric. Si j'arrive pas à en ramasser un bon paquet, alors les parents de Zaéma voudront jamais que je l'épouse. Ils ont déjà quelqu'un en tête, un qui est riche, je le sais, mes parents en parlaient l'autre jour. Ils l'ont su parce que ma mère connaît assez bien la mère de Zaéma. Elles se parlent toujours quand elles se voient au marché. Donc ils étaient dans le salon après le souper, et moi j'aidais ma tante dans la cuisine. Ma mère a dit, en baissant la voix (mais j'entendais quand même) :

« Tu sais que la petite Zaéma a un prétendant sérieux ? Ils l'ont reçu la semaine dernière avec ses parents, et tout le monde a trouvé Zaéma bien jolie.

— Bah ! Ce n'est qu'un prétendant. Ça ne veut rien dire. Il y en aura d'autres, c'est sûr. Quand une fille est jolie, elle peut attendre.

— Je ne sais pas. On dirait que c'est sérieux. C'est le fils d'un petit cousin de la ville, du côté de sa mère. Apparemment, la famille gère un magasin de meubles et elle a pas mal d'argent. Ils sont venus dans une voiture neuve...

— Hum. Ça ne veut pas dire que ça va marcher. En tout cas, ne le dis pas à Abram, ça lui ferait mal pour rien.

— Et pourquoi on n'irait pas, nous aussi, chez eux, leur proposer notre fils ? Il vaut bien le fils d'un petit cousin de la ville, non ? Tu ne crois pas qu'il est temps qu'on fasse quelque chose ?

— On pourrait toujours... Mais on n'a que notre misère à partager. Les parents de Zaéma refuseraient, c'est sûr. Alors évitons au moins la honte.

— On devrait essayer quand même...

— C'est inutile. Quand une fille est jolie, les parents peuvent se permettre d'être difficiles.

— Tu sais bien qu'Abram n'est pas un garçon comme les autres. Il ferait un mari parfait pour Zaéma.



— Abram est un excellent garçon. Je suis très fier de lui. Mais pense à ta propre fille. Si tu pouvais choisir le meilleur parti pour Hava, tu n'aimerais pas mieux un riche cousin de la ville, s'il y en avait un, par miracle, qui se présentait ?

— Ce n'est pas pareil. Abram et Zaéma, ils se connaissent depuis toujours.

— C'est normal de vouloir le meilleur parti pour sa fille. C'est dans l'intérêt de la famille.

— C'est triste, quand même. Ils s'aiment bien, déjà.

— Ce n'est pas pour ça qu'on se marie.

— Je sais. »

Le plus simple, ça serait qu'on nous laisse choisir, Zaéma et moi, qu'on nous laisse faire comme on veut. Mais c'est pas ce qui arrive. Et moi, ça m'oblige à faire quelque chose de terrible, quelque chose qui est peut-être au-dessus de mes forces. Je sais pas dans quoi je m'embarque, je sais rien.

Comment ils font, les autres, pour accepter que les choses se passent pas comme ils veulent ? En tout cas, je dois pas rester là, à regarder les choses se faire, sans rien dire, sans bouger, comme si j'avais déjà renoncé à tout, comme si j'étais déjà mort.

Quand ils verront ma voiture neuve, les parents de Zaéma, ils remercieront Dieu de me connaître, et ils me diront, comme s'ils parlaient à un monsieur de la ville : « Mais où étiez-vous donc tout ce temps-là, monsieur Abram ? » Ils me donneront leur fille à marier, juste là, sans attendre une minute de plus. Il restera qu'à célébrer les noces, et ce seront des noces dont le village se souviendra longtemps, parce qu'on invitera tout le monde à venir fêter avec nous.

Ça, c'est mon rêve. C'est notre rêve, à Zaéma et moi.

Pour pas courir de risques, et aussi pour que ça aille plus vite, je vais leur envoyer une ou deux photos directement d'où je serai. Dessus y aura ma voiture neuve, et moi dans la voiture qui tiens l'argent. Je vais aussi leur écrire une belle lettre sur du beau papier pour les convaincre de donner leur fille en mariage à personne d'autre qu'à moi, pour qu'ils attendent au moins que je sois revenu, qu'ils me donnent ma chance. Je vais leur écrire tout ça avec une belle plume neuve : « J'ai beaucoup d'argent, je suis sérieux, je serai là bientôt, j'arrive... » Et d'autres choses de ce genre-là pour qu'ils voient que c'est pas des blagues. Aussi je mettrai pas mal de billets dans l'enveloppe, pour qu'ils me croient. Et même je leur enverrai la plume.

Je les connais un peu, les parents de Zaéma. Ils m'aiment bien. Et si j'ai de l'argent, je suis sûr qu'ils m'attendront. Je vois pas pourquoi ils m'attendraient pas. Je veux dire : ils auront pas vraiment le choix.

Je vais écrire un chiffre au bas de la lettre, un gros chiffre, pour les impressionner. Ce sera tout l'argent que je ramène avec moi. Ils sauront que c'est pas de la frime. Et si Dieu me vient en aide, alors ce sera dans la poche.

Mais si malgré ça ils veulent pas me donner sa main, moi, Abram, je le jure, j'emmènerai Zaéma dans ma voiture, on s'en ira tous les deux vivre ailleurs, dans un endroit où y aura personne pour nous dire quoi faire, où y aura la Mer et du sable et des sources et des arbres. Zaéma rêve de voir la Mer, elle me l'a dit l'autre jour, alors je vais l'emmener jusque-là, jusqu'à la Mer immense, dans ma voiture neuve. Et là-bas, si Dieu le veut, je l'épouserai.

Mais si tout se passe comme on espère, comme on rêve, Zaéma et moi, alors ce sera simple. Ses parents seront d'accord, ils voudront bien attendre que je revienne, y aura pas de problème, et on aura pas besoin d'aller vivre ailleurs.



Quand oncle Moussa m'a offert des cahiers d'écriture, c'était pour que je recopie des versets du Livre ou des phrases à lui que je voulais retenir. J'ai pas pensé alors que je pourrais m'en servir pour écrire autre chose. De toute manière, dans le village, tous les enfants apprennent déjà par cœur des tas de phrases que le professeur pige dans le Livre et qu'il faut savoir redire sans se tromper. Pour ça, j'ai toujours utilisé les petits cahiers de couleur qu'on nous donne à l'école en début d'année. Parce qu'on rit pas avec ça, les leçons. Faut les savoir, c'est tout. Y a pas à réfléchir. Sinon, c'est sûr, le professeur se fâche. Et si c'est clair qu'on a pas fait assez d'efforts pour apprendre comme il faut, alors il nous punit.

C'est comme Aaron, l'autre jour, quand il s'est trompé en récitant les versets. Il fallait dire : « Les âmes des justes sont dans les mains du Seigneur. » Mais lui, il a dit : « Les mains du Seigneur sont dans l'âme des justes. » Alors on a tous pouffé de rire, et le professeur était pas content du tout. Aaron a dit : « Je m'excuse, monsieur, je me sentais pas bien hier soir, j'arrivais pas à étudier, j'étais malade, je vous jure... » Nous, on le croyait, on voyait dans son visage qu'il disait la vérité. C'est pas son genre, à Aaron, de raconter des histoires. Mais le professeur, lui, il a pas voulu le croire, et Aaron a reçu des coups de roseau sur les mains. Juste deux, c'est vrai, mais quand même, ça chauffe après, c'est sûr. Le pire, c'est qu'en plus le professeur l'a dit à ses parents, et ce soir-là, il a été encore puni, et il a dû rester dans sa chambre jusqu'au lendemain matin, sans rien boire ni bouffer. Disons qu'il l'oubliera pas de sitôt, ce verset-là.

Moi, heureusement, j'ai de la facilité à retenir les phrases par cœur, alors ça me dérange pas trop de les apprendre, même si, souvent, je comprends pas très bien ce que je répète. Ceux qui ont écrit le Livre ont pas pensé aux gars comme nous, en tout cas ils l'ont pas écrit pour qu'on arrive à le lire tout seul, et à tout comprendre du premier coup. Y a presque toujours des trucs qui nous échappent. Le professeur a beau nous expliquer du mieux qu'il peut... et je sais qu'il nous explique bien, je veux dire qu'il prend son temps, et même il répond à toutes les questions... si on en a, mais souvent on en a pas, et c'est pas parce qu'on a compris. En fait, c'est pour pas lui montrer qu'on a rien pigé qu'on reste muets. On apprend et on répète tout, et on évite de poser des questions. Le professeur nous a plusieurs fois expliqué qu'y a des choses qu'on doit savoir sans chercher à comprendre. Alors on se dit que c'est normal de pas comprendre tout ce qu'on apprend, même si c'est pas très motivant. Le professeur nous a juré que, quand on sera plus vieux, on sera contents de savoir par cœur tout plein de phrases importantes, parce qu'alors elles nous indiqueront quoi penser, quoi dire et quoi faire. Et ça, qu'il a insisté, c'est rassurant pour un homme qui connaît rien du monde, en dehors de son village.

C'est à ça finalement qu'il sert, le Livre : il explique tout, la vie, la mort, le monde, et les autres choses aussi. Il dit ce que Dieu attend de nous. Y a pas à réfléchir. Y a juste à savoir. Le premier devoir des garçons comme nous, c'est d'obéir. Faut pas demander pourquoi. La phrase que répète souvent le professeur à ce sujet-là, c'est la même que répète le prêtre, au temple : « Suivez ceux qui vous guident. » Et il rajoute : « C'est Dieu qui donne aux hommes leur place dans le monde. Si vous respectez l'autorité de votre père, du prêtre, du professeur, de tous ceux que Dieu a placés au-dessus de vous, en vérité, c'est la volonté de Dieu Lui-Même que vous respectez. »

Nos pères, eux, leur premier devoir, c'est de s'assurer de maintenir les traditions. Si j'ai bien compris, ça veut surtout dire de rien changer, mais vraiment jamais, à la manière de faire et de penser de nos ancêtres. Au fond, nos pères aussi doivent tout accepter sans demander pourquoi.

Je retiens bien les leçons. Je suis un bon élève. En tout cas, c'est ce que dit toujours le professeur à mon père, quand ils se croisent au temple. C'est mon père qui me l'a dit. Le professeur le félicite de la bonne éducation qu'il donne à son fils.

C'est important pour moi que mon père pense que je suis un bon élève. Ça évite beaucoup de problèmes. Si je réussissais moins bien, c'est sûr, il commencerait à me surveiller, comme il a fait avec Hava y a quelques années, une fois qu'elle a eu

des notes encore plus mauvaises que d'habitude. Elle a jamais été très forte à l'école, ma grande sœur, mais là, elle avait frappé le fond. Alors il a plus voulu qu'elle sorte retrouver ses amies quand c'était congé d'école, et même il l'a obligée à faire ses devoirs devant lui dans le salon. Mais ça a pas duré. Ma sœur a tout de suite eu de meilleures notes. Ça la rendait folle d'être surveillée par mon père. Elle a fait plus d'efforts pour réussir. Quand mon père a vu ça, il l'a lâchée un peu.

Moi, je suis prudent, je fais ce qu'on me dit, je travaille bien, et ça, mon père, je sais que ça le rend fier. Des fois, il le dit à des gens qui viennent à la maison, des fois je l'entends s'en vanter aux voisins. Quand mon père est content de nous, la vie est tellement plus simple à la maison.



Mais depuis que j'ai décidé de partir, l'école me dit plus rien. J'ai la tête pleine de trucs qui m'empêchent d'écouter, de penser, de travailler comme avant. Je fais tout ce qu'il faut pour que le professeur s'aperçoive de rien. Je réussis aussi bien qu'avant, mais le cœur est plus là.

Heureusement, y a les potes. Ça me fait un bien fou de jouer au foot dans la cour, de courir sans penser à rien, sinon à pas me laisser déjouer, à faire des passes, à tirer au but.

Des fois, c'est vrai, on joue à autre chose, pour changer, comme le mois dernier, après les Fêtes, quand on a presque tous reçu des billes en cadeau, parce qu'y en avait des pas chères au marché. Alors on a joué aux billes. Mais ça dure pas longtemps, les billes, on se fatigue assez vite d'avoir à les ramasser et de les traîner dans nos poches. À la longue aussi on s'ennuie de bouger. Je veux dire, les billes, c'est pas vraiment du sport. Alors on s'est remis à jouer au foot. Mais juste avant, parce qu'on les voulait plus, on s'est débarrassés de celles qui nous restaient. On est allés dans le dépotoir derrière la maison du ferrailleur. On a sorti nos frondes, on a formé une ligne, et on a attaqué les rats. C'est pas simple de frapper un rat avec une bille... Ils sont rapides et ils déguerpissent après la première volée qu'on leur envoie.

L'an dernier, Daoud a réussi à en tuer un, un gros, mais qui avait plus de queue. Pour faire peur aux autres rats, on l'a *empalé*. Je sais que c'est le bon mot, je l'ai demandé au professeur, et je me souviens de son drôle d'air quand il m'a répondu. Donc on a empalé le rat sur une tige de fer qu'on a trouvée dans les poubelles. Mais quand on est retournés le soir après l'école pour voir s'il était encore là, au bout de sa tige, on a vu que non, et Faarid a dit que les autres l'avaient sûrement mangé, parce qu'ils aiment bien se manger les uns

les autres. Nous, on l'a pas contredit, on trouvait que c'était une explication logique. De toute façon, il connaît ça, les rats, Faarid : son père travaille au marché, et il en tue des tas.

Oui, ça me fait toujours plaisir de voir les potes, même si l'école me dit plus rien.

J'ai surtout plus envie d'apprendre à réciter le Livre. Je sais que c'est très important de le lire et de le connaître. C'est ce qu'y a de plus important au monde, après Dieu. Je sais ça. Et je voudrais pas être le seul à pas le connaître. On dit qu'y a dans le pays des gens qui peuvent le réciter en entier sans le regarder, et ils méritent sûrement qu'on les admire pour ça. Mais si on me demandait : « Et toi, Abram, quelles sont les choses que tu aimerais connaître ? » Si je pouvais répondre sincèrement, je dirais que je voudrais connaître le nom de tous les oiseaux du ciel et de tous les poissons de la mer et de tous les animaux qui vivent dans les plaines, les montagnes, les déserts et les forêts. Et connaître par cœur toute la géographie du monde.

On peut pas voyager si on connaît pas le nom des autres pays, si on sait pas où sont les frontières, les routes, les passages dans les montagnes, les vallées, les rivières, les ponts, les villes et les villages, et toutes les choses extraordinaires qu'on découvre nécessairement quand on voyage.

Y a un proverbe qu'on entend souvent dans le village : *Traverser le Désert sans connaître les sources, c'est comme traverser une forêt les yeux fermés*. Même si y a plus de forêts depuis longtemps dans la région, ça montre bien que le voyageur, il doit savoir un peu d'avance où il va s'il espère se rendre. Mais la géographie, on peut pas vraiment dire que le professeur nous l'enseigne comme il faut. On regarde tous ensemble la carte deux ou trois fois par année, et c'est toujours pour nous montrer où se trouvent les endroits qu'on nomme dans le Livre, ou bien ceux qui apparaissent dans le recueil d'histoires qui raconte le passé de notre pays.

Pour apprendre vraiment quelque chose en regardant la carte du monde, il faut pas écouter ce que raconte le professeur. Surtout il faut pas faire attention à ce qu'il indique avec son doigt. Il faut plutôt regarder tout autour, je veux dire partout ailleurs, et voir où finit la terre, où commencent les océans, où sont les montagnes et les fleuves et les déserts et tout ça, mais aussi il faut regarder comment la terre est divisée, combien y a de pays, quels noms ils ont, quelles formes, quelle taille, comment ils sont regroupés aussi ; parce que la Terre est pas carrée et pas lisse non plus, et en plus elle est remplie d'eau ; alors c'est sûr, des pays, y en a dans tous les coins de la carte.

J'aimerais aussi apprendre d'autres langues, comme a fait oncle Moussa à l'université, quand

il est allé en France. Lui, il sait plein de trucs que les hommes du village sauront jamais, juste parce qu'il a voyagé.

Mais depuis la dernière guerre, on déteste tout ce qui est pas d'ici. Alors à l'école on étudie que les trucs que tout le monde connaît déjà, et surtout on évite de parler des autres peuples, même si on sait qu'ils existent et qu'ils vivent tout autour de nous.

Le prêtre est venu une fois dans la classe nous expliquer qu'il faut se contenter d'apprendre à réciter le Livre. Apparemment, le reste est pas vraiment important, étant donné que ça nous sera jamais utile, ici, dans le village.

« À travers le Livre, c'est Dieu qui parle, qu'il a dit en élevant la voix, comme pour nous impressionner. Les mots du Livre, ce sont ses mots à Lui. »

Daoud a levé la main et lui a demandé si Dieu parlait seulement notre langue à nous, ou s'Il parlait d'autres langues aussi. Le prêtre a pas trop su quoi lui répondre et il a regardé le professeur d'un air surpris. Daoud a rajouté : « Logiquement, il devrait y avoir qu'une seule langue de Dieu, non ? Alors comment ils font, nos Ennemis, pour Lui parler ? »

Nous, on était bien contents que Daoud ait le courage de poser cette question-là. Nous aussi, ça nous intéressait. En tout cas, il cherchait pas à provoquer, c'est clair, il a demandé tout ça avec beaucoup de politesse, même s'il a un peu insisté, faut l'admettre.

Quand le prêtre est parti, le professeur s'est fâché contre Daoud, comme s'il avait prononcé des mots qu'on dit pas, comme s'il avait blasphémé, quoi, et il a reçu cinq coups de roseau sur la paume des mains, et ça lui a fait mal. Y avait des larmes qui coulaient sur ses joues, comme deux ruisseaux sur le sable.

Maintenant, on ose plus poser de questions sur les choses qu'on apprend ou qu'on apprend pas à l'école. On récite le Livre, c'est tout, c'est pas à nous de décider, on l'a compris. En attendant d'être des hommes, y a qu'à obéir.

## D A N S   L E S   M É D I A S

« Avec *Le petit Abram*, Philippe Simard signe un premier roman touchant. »  
*Nuit Blanche*

« Le petit Abram est un vrai choc culturel. »  
« Le roman, très court, saura vous plonger dans un ailleurs touchant. Abram est un personnage attachant qui nous pousse à réfléchir à maintes reprises. »  
*La bibliomaniaque*

« Ce livre est plein de saillances lumineuses et d'interrogations viscérales transcrites dans les mots légers et brillants d'un homme au sortir de l'enfance. On se laisse transporter par les inspirations de la rêverie, du départ et de la fuite de la misère. »  
« [...] je ne peux qu'encourager ce court voyage dans le désert. Car le roman de Philippe Simard est de ceux qui regorgent de paroles apaisantes qui éclairent les esprits perdus et résignés. »  
*La recrue du mois*

« Il y a quelque chose du conte philosophique, presque de la fable, dans ce premier roman du Gatinois Philippe Simard. »  
*Le Droit*

## D I S T I N C T I O N S

Lauréat du Prix du journal *Le Droit*, 2017 ;  
Finaliste au Prix littéraire des ados, 2017.





Roman, 272 pages, 2016 | ISBN 978-2-89699-503-5

## R É S U M É

Évangeline (ou Addis), historienne et poétesse franco-africaine, est un pur produit de l'hybridité. C'est une femme qui enquête sur ses racines, qui recueille les empreintes pour élucider ses origines.

Que ce soit en Éthiopie, dans les régions montagneuses du Sahara central, au Soudan, à Tel-Aviv, en Kabylie, à Alger, en France ou au Maroc, l'humanité, dans sa grandeur et sa misère, se déploie pour nous dans ce roman.

## L ' A U T E U R

Louenas Hassani est un Algéro-Canadien d'origine kabyle. Il a quitté l'Algérie en 2001 pour continuer ses études à Paris. En 2006, il immigre au Québec. Il travaille actuellement comme enseignant en Ontario. *La coureuse des vents* est son premier roman.

## EXTRAIT

TANT DE CHOSES PRÉDESTINAIENT Addis à la rencontre. Le parcours du père Gilbert, son père adoptif, un père blanc pétri d'Afrique. Les identités innombrables en elle. Et elle était une passionnée de la mémoire humaine. Tant de choses qui n'avaient de cesse d'établir des ponts en elle. Entre elle et elle-même. Entre elle et le monde.

Berbère, elle le savait depuis le cyprès pour ainsi dire. Dès les premiers livres, elle plongeait dans le monde des hommes libres menacés d'extinction, toujours sevrés, obligés de têter le lait de la marâtre. Elle était bientôt dans le mythe de la fondatrice des tentes, Tin Hinan la reine des peuples amènes, l'égale naturelle de l'homme.

Elle s'enquêrait des nomades que l'on interrompait, les hommes affamés, voués à l'errance et à la mendicité à Tamanrasset, Agadez, Djanet, Niamey... Elle connaissait presque tout sur *le peuple qui marche*: le désert, tous les déserts; les idéologies naufrageuses; les servitudes; les pièges de la sédentarité.

Addis était une fouilleuse de l'Histoire; elle dévorait les livres sur la colonisation pour comprendre les raisons inavouées de la chosification, l'expropriation au nom des dieux, des idoles et des hommes. Elle voulait tout savoir sur la condition de l'homme, sur ses trajectoires, la littérature, la sociologie, l'anthropologie, la philosophie...

Dans une certaine mesure, parce que le sang noir coulait dans ses veines, elle ne pouvait passer outre à la traite négrière, aux marchés célèbres d'esclaves où l'on vendait comme sel et épices les « visages brûlés ». Française, elle était passionnée par l'histoire de son pays adoptif, de l'Antiquité à nos jours. Amoureuse de poésie, elle était aussi naturellement une fervente des Aimé Césaire, Mahmoud Darwich, Federico García Lorca, Adonis, Arthur Rimbaud et Pablo Neruda, de tous ces *voleurs de feu* qui nous pétrissent d'azur et d'oiseaux. Somme toute, elle était du conte et du mythe comme des choses savantes et de la raison.

Elle avait longtemps hésité entre des études en lettres et en histoire. Au reste, maintenant qu'elle enseignait, elle savait que c'était une chance qu'on la rétribuât pour raconter la mémoire des hommes. Quand elle avait passé son agrégation de second degré pour devenir enseignante d'histoire, le président du jury, un historien de renom, avait tout de suite deviné en elle la lectrice éprise du Moyen Âge à qui il avait posé, railleur, la question :

— Qui a dit que « nous sommes plus manipulés et déterminés par les faits, les événements et les pouvoirs que nous ne sommes capables de prendre en main notre destin et celui de la société » ?

— Jacques Le Goff, répondit la candidate d'emblée.

— On reconnaît facilement les férus de Jacques Le Goff et de Marc Bloch, ajouta l'historien médiéviste.

Addis était consciente que tôt ou tard elle devrait partir sur les routes, suivre les traces et recueillir les empreintes.

Lorsqu'elle avait reçu ce courrier, elle avait écrit sur l'enveloppe ces phrases significatives :

« Me connais-je ? Combien d'autres en moi ? Et l'Autre n'est-il pas moi ? Je suis moi et l'Autre. Une métaphore de la rencontre. Et de l'Autre à moi, la route. La route symbiotique. La distance à abolir. Y ériger un pont. Pour mieux arriver à moi. Moi quintessencié ! »

Et en bas de la lettre, elle avait rajouté :

« P.-S. Pourquoi les hommes ont-ils de la difficulté à revendiquer les ponts ? »

Le *Discours sur le colonialisme* et le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire avaient tôt cristallisé, dans la dualité féconde de l'histoire et de la poésie, la curiosité féroce de la jeune femme. Une curiosité qui exigeait d'elle d'aller au bout de chaque question avec le cœur à la main, mais aussi le scalpel de la chirurgie historique dans l'autre.

Ainsi elle ne comprenait pas que le pays d'Hugo et de Voltaire, de Zola et de Montesquieu, la terre de Jean-Jacques Rousseau et de la Révolution, la patrie des Lumières qui avaient hissé l'homme, ait pu tolérer que l'on chosifiât tant d'hommes et de femmes.

Quand elle avait vu pour la première fois les images d'une série documentaire consacrée à la Shoah (l'extermination) et à la « Solution finale », elle n'avait alors que 13 ans, elle ne pouvait se douter encore que le sang juif coulait en elle, le sang historique s'entend, car elle ne croyait pas au gène juif mais à l'histoire qui construit une appartenance, qui rallie autour d'intérêts communs... Elle était à cent lieues de la *Beta Israel*<sup>1</sup> en elle, ou de la communauté falasha, « l'exilée » en amharique. Elle ne comprenait pas comment des sociétés modernes bâties sur les ruines de la défaite des fascismes, avec des mémoires collectives pénétrées par l'utopie, par la victoire du meilleur en l'homme, pouvaient maintenant gazer, jeter dans des charniers, mutiler, assassiner des hommes, des femmes et des enfants pour la simple raison qu'ils sont ce qu'ils n'ont pas choisi d'être : des Juifs.

1. *Bētā Esraél*, transcription la plus « proche » de la prononciation éthiopienne, a cédé la place à une forme plus israélienne : *Beta Israel*. On appelle ainsi les Falashas ou Falachas, jadis habitants de l'Éthiopie, maintenant qualifiés en Israël de « juifs éthiopiens » (Lisa Anteby-Yemini, *Les juifs éthiopiens en Israël. Les paradoxes du paradis*, Paris, CNRS Éditions, coll. Centre de recherche français de Jérusalem, « Hommes et sociétés », 2004, 532 p.).



Elle avait ainsi revisité naturellement des pans de l'horreur; une histoire faite de chiffres, de dates, de récits, de statistiques, de diagrammes, de photos, de documents, de morceaux de tissu, de cheveux, de lettres secrètes, de confessions, de pleurs, de talismans, de soupirs, de poèmes, de mythes, de sentiments, de lâchetés, de héros... et les questions se bousculant toujours dans sa tête, tel un troupeau agité, elle se retrouva très tôt dans la question israélo-palestinienne, dans la définition de la nation, dans le mythe de la Terre promise, dans les religions, les vérités et les guerres justes. Le peuple opprimé d'hier n'opprimait-il pas aujourd'hui? La légitimité n'est-elle pas toujours du côté de la puissance? En quoi la conscience de l'homme moderne ou postmoderne est-elle plus élevée que celle de l'espèce Homo sapiens?

Elle était même tombée sur un livre qui racontait la ségrégation subie par les Séfarades et les Falashas en Israël. Est-ce qu'un Berbère marocain se sent plus proche d'un Marocain musulman ou d'un juif ashkénaze? Et l'État-nation, ces espaces tracés à la règle et au cordeau par des soldats paresseux en ce qui concerne les pays colonisés, contient-il la pluralité et la complexité des hommes?

Évangeline, car elle ne connaissait pas encore son prénom Addis, se rendait compte que plus on lisait, plus on jetait les ponts vers l'Autre, davantage les identités ne voulaient plus rien dire. Et bizarrement, plus on lisait, davantage on se savait ignorant, et moins on en savait, plus on pensait tout savoir!

Elle avait lu un jour qu'un physicien de renom disait sur son lit de mort qu'il allait mourir ignorant par rapport au nombre incalculable des possibles qu'offrait le futur à la science et aux scientifiques. Le fanatisme venait de l'ignorance, de la vérité indiscutée, des tribus entrées dans les hommes, des êtres qui n'ont jamais justement visité l'Autre.

Rien ne préoccupait la jeune femme comme l'élucidation du mystère de l'homme. Pas même les hommes qui souffraient autour d'elle les tourments d'un amour inatteignable, qui languissaient de chagrin devant le corps aux délicates inflexions mais qui ne semblaient pas revendiquer des envies mondaines. Elle rétorquait d'un rire narquois, quand on lui rappelait qu'elle était belle, que le métissage avait le don d'accueillir de la délicatesse de tous les continents.

Son entourage avait beau insister sur la grâce de ce corps de première jeunesse, l'azur insondable de ses yeux, les cheveux frisottants qui coulaient sur son front comme des soupçons d'une invite amoureuse, elle traversait le temps du désir dans une indifférence qui n'en était même pas une pour elle. Même si elle avait connu quelques petites

relations éphémères, la fêve de poésie déchantait vite. Pour le reste, elle savait que le destin était un chameau aveugle.

Addis avait les moyens toutefois de se consacrer aussi au sport ou au loisir qu'elle voulait. Elle ne manquait vraiment de rien. Elle avait même fait le Conservatoire de Paris. Elle était à un monde de la fille trouvée au fin fond du désert, à l'intérieur d'un cyprès. Elle jouait du piano, de la flûte, et pinçait les cordes de la guitare comme de l'oud. Elle avait pratiqué la natation, la gymnastique, l'athlétisme... et elle avait œuvré comme bénévole pendant de nombreuses années à Emmaüs Solidarité de l'abbé Pierre.

Le père Gilbert savait que toutes ces expériences enclenchaient tôt ou tard les tempêtes existentielles dans le cœur de sa fille. Un jour, elle voudrait partir sur les traces des siens et il ne pourrait malheureusement pas l'aider personnellement. Sa santé ne le permettait plus. Il était gravement malade.

## **D A N S   L E S   M É D I A S**

*« C'est un livre que je n'hésite pas à recommander aux personnes qui s'intéressent à la question de la condition humaine et de la situation de l'homme dans le monde d'aujourd'hui. Il est bien écrit et les thèmes de l'islamisme politique, de la paix, de la diversité ou encore de la soumission de la femme par la religion sont des thèmes très actuels. »  
Le sanctuaire de Pénélope*

## **D I S T I N C T I O N S**

Finaliste au Prix Québec-Ontario, 2017.

## **D U   M Ê M E   A U T E U R ,   D A N S L A   M Ê M E   C O L L E C T I O N**

*La république de l'abîme*  
Roman, 272 pages, 2017  
ISBN 978-2-89699-563-9





**L'HOMME  
QUI VENAIT  
DE NULLE  
PART**

**Gilles DUBOIS**

**ROMAN**

**L'INTERLIGNE**

Roman, 316 pages, 2018 | ISBN 978-2-89699-623-0

## **R É S U M É**

Hidalgo Garcia découvre un carnet de notes abandonné : son cousin y relate son étrange rencontre avec un vagabond à Central Park. L'homme prétend être prisonnier d'un village français du Moyen Âge, suspendu depuis 200 ans à l'intérieur d'une même seconde.

Cet ambitieux roman fantastique, sans temps mort, risque d'ébranler nos certitudes sur le temps et l'espace.

## **L ' A U T E U R**

Venu de France pour travailler en tant que policier lors de l'Expo 67, Gilles Dubois a tellement aimé le Canada qu'il n'en est jamais reparti. Sur les neuf fictions qu'il a publiées, huit ont été finalistes ou lauréates de prix littéraires canadiens et européens.

## EXTRAIT

### **Princeton, New Jersey (États-Unis), janvier 2014**

JE ME NOMME HIDALGO GARCIA, J'AI 32 ANS. Je suis marié depuis 12 ans avec Samantha, une Texane rousse aux yeux verts immenses. Je l'adore. Elle est superbe, bien que le mot ne rende pas justice à sa réelle beauté, tout intérieure. La fameuse beauté de l'âme !

Nous avons trois filles : Catherine, Josiane et Jennifer, âgées respectivement de 6, 9 et 11 ans. Des enfants adorables, tout pareil à leur mère. Nous vivons à New York où nous sommes les fondateurs de Vastes horizons, une agence de publicité classée « seconde plus efficace entreprise new-yorkaise du genre ».

Il y a six mois, nous avons hérité d'une maison plusieurs fois centenaire, dressée sur un vaste domaine boisé de vingt-six acres, dans le New Jersey, État qui comprend la banlieue sud et ouest de New York. Ce don inattendu nous venait d'un lointain cousin par alliance de ma mère, Jerry Steinmeyer, un Américain d'origine allemande, biologiste célèbre par le milieu scientifique international. Si j'avais entendu parler de ses travaux, comme un peu tout le monde, j'ignorais l'existence de nos liens familiaux. La maison, bien que délabrée, avait traversé le temps en conservant une certaine allure. À mes yeux, c'était une intéressante vieilleries toute façonnée de pierres taillées, avec des poutres énormes au plafond, apparentes dans les murs. Vue de loin... de très loin même, avec un léger brouillard alentour (j'ironise)... elle était magnifique, du moins pour ma chère épouse qui sut deviner sa beauté au-delà des ravages du temps et des gravats jonchant le sol des innombrables pièces. Une classe infinie, c'est ce que la charmante Samantha fut capable de discerner dans ces « nobles ruines », ainsi qu'elle baptisa sans hésitation ce qui devait absolument devenir pour elle notre résidence secondaire.

– Juste quelques travaux ici et là, affirmait non sans persiflage la douce romantique, et notre gentilhommière sera renversante.

– À moins qu'elle ne soit... renversée par le vent !

Elle ne répondit pas à mon sarcasme, mais avec son humour sans faille, elle fit imprimer la même semaine des enveloppes personnalisées portant, en plus de l'adresse, une fière devise bien à son image :

Aux Nobles ruines  
Famille Garcia  
Samantha, Catherine, Josiane, Jennifer... et  
Hidalgo  
157, rue Stamford, Princeton, NJ

Chère Samantha ! (Sam dans l'intimité.) Quand il y avait place pour une moquerie, elle ne s'en privait jamais.

Mon nom placé à la fin de notre adresse postale, après des pointillés, comme oublié, était un petit coup de pied à mon orgueil. Si elle s'attendait à ce que je me fâche, elle dut être déçue, car je ne lui fis pas la moindre remarque désobligeante, ne me retenant par contre nullement de boudier une partie de la matinée, soit près de vingt minutes. C'était au moins ça !

Au sujet de cette abréviation : Sam. Je me suis toujours demandé pourquoi les parents s'ingéniaient à trouver des noms harmonieux, voire inusités, pour leurs enfants, afin de les transformer en sobriquets, parfois ridicules, dix minutes après la naissance du rejeton. Dans le genre : Catherine deviendra Cat, soit « le chat », Jennifer... Jenny, Thomas-John sera T.J. ; quant à William, alors là, je n'ai pas encore découvert l'astuce : pourquoi Bill ? Sans oublier ces absurdes John Johnson, Bird Birdie, Smith Smithy. Pauvres enfants qui devront traîner ce boulet toute leur vie à cause de l'humour déficient de leurs géniteurs. Mais passons sur les bizarreries et le manque d'imagination parental.

À y bien penser, la moquerie de Sam représentait-elle un trait d'esprit délibéré ? Avec elle, je m'interrogeais souvent sur les motivations profondes de ses gestes et propos, même les plus anodins. J'hésitais pourtant devant sa proposition de faire de cette cabane notre seconde résidence, du moins au début... et un jour prochain, bien retapée, notre séjour permanent, comme le souhaitait ma charmante épouse. Que Dieu nous garde !

Certes, l'antiquité en question représentait un vénérable témoin de la guerre d'indépendance américaine (1775-1783), puis de la guerre de Sécession (1861-1865) – qui, en passant (nous renseigna Jennifer qui venait de l'apprendre à l'école), fit largement plus de six cent mille morts, alors que la Seconde Guerre mondiale (1940-1945) ne prit que la vie de deux cent quatre-vingt-douze mille Américains. Sauf que sa remise en état nécessiterait un investissement énorme, pécuniairement, mais aussi en énergie physique mise à contribution durant les travaux. Pendant de longs mois, voire des années, nous y passerions tous nos congés, pinceau et truelle en main. Cela en valait-il la peine ?

« Il est parfois préférable de jeter un beau jouet brisé que de se ruiner à le réparer », nous a informés l'espiègle Josiane de son air sérieux qui la fait aimer de tous ceux qui ont le plaisir de la rencontrer. Au moins, cette petite fée était de mon côté.

Samantha insistait ! Je ne me décidais pas. J'étais un homme de la ville. Né au cœur de New York. J'aimais sa population laborieuse, se déplaçant sur les trottoirs en groupes compacts, comme des abeilles épuisées regagnant leur ruche. J'étais à mon aise dans cette animation, tout imprégnée

de ses bruits familiers ! Vivre à la campagne ne me tentait pas vraiment. Mais la bâtisse délabrée et ma femme s'unirent pour faire vaciller mon ultime réticence, le temps du trajet dans le trafic depuis New York. Sam remporta la palme assez facilement, je dois le reconnaître, ce qui m'étonna. Son argument final et imparable étant :

« J'ai investi quarante-sept dollars dans les enveloppes personnalisées à l'adresse de cette grandiose demeure. Ce serait dommage d'avoir fait une semblable dépense pour des pinottes. »

Se moquait-elle ?

Alors, restaurer cette ruine, s'y installer définitivement un jour prochain ? Après tout, pourquoi pas ? La région était agréable et l'enjôleuse Samantha, persuasive... Et puis nous y passerions nos vacances avec les filles. Avec un enthousiasme presque unanime, nous décidâmes de commencer les travaux à Pâques, durant le congé scolaire des enfants.

Afin de créer un suspens à saveur de mystère, j'aimerais pouvoir prétendre que c'est durant le travail de restauration, en abattant un disgracieux panneau de contre-plaqué, au sous-sol, que j'ai découvert le fameux carnet de notes de mon cousin dans une cavité habilement dissimulée.

Il n'en fut rien. Je n'ai aucun spectre revanchard à présenter à ce stade-ci. Plus tard, après lecture du manuscrit en question, j'affirmerai sans peine que cette histoire contenait suffisamment de péripéties. Il aurait été saugrenu de ma part d'en rajouter. En bref, c'est sur le bureau que Jerry avait installé au sous-sol afin de travailler en paix que je trouvai le récit qui allait changer nos vies au point de carrément les bouleverser.

La dernière entrée datait de quatre jours avant le tragique écrasement d'un Boeing à l'atterrissage, qui fit quatre-vingt-dix-huit morts, dont mon cousin Jerry.

L'ouvrage, manuscrit, était un simple cahier d'écolier, couvert d'une écriture serrée, un style appliqué aux lettres bien calligraphiées. Après avoir feuilleté quelques pages, je crus un instant qu'il s'agissait d'une lointaine composition scolaire d'un auteur que je présumais être mon cousin. L'histoire qu'il se proposait de raconter semblait fantastique, ou fantaisiste, selon le degré d'imagination que l'on appliquera à ce récit. Or, les dates que je trouvais dans les premiers paragraphes de l'introduction étaient suffisamment explicites. Le texte était récent. Il s'agissait de la relation d'un fait qui semblait sortir tout droit d'une légende. Un document que, par crainte du ridicule, l'auteur avait signé du pseudonyme John Doe, nom que la police et les services sociaux américains attribuent à ceux dont ils ne peuvent prouver l'identité, soit les amnésiques et les cadavres sans papiers, découverts dans les rues.

Comparant l'écriture avec des factures et plusieurs documents écrits de sa main dénichés à la bibliothèque, au 1<sup>er</sup> étage, je conclus sans le moindre doute qu'il s'agissait du travail de Jerry.

Mon opinion première, après avoir parcouru quelques paragraphes, ne tenait qu'à la personnalité de ce cousin inconnu. Si un tel personnage n'avait pas osé présenter ce texte au public, qui croirait un modeste concepteur de maquettes publicitaires tel que moi ? Tout comme Samantha qui plus tard ne saura que rire en parcourant la production de Jerry, ceux qui par hasard risquaient d'avoir un jour cette histoire sous les yeux ne pourraient que douter de sa véracité. J'ai pensé à la détruire. J'en ai été incapable. Après tout, elle pourrait être vraie ! Ah ! ah ! Je plaisante.

Avant de laisser la parole à Jerry Steinmeyer, mon cousin et bienfaiteur, j'ajouterai avoir beaucoup réfléchi au délicat cas de conscience que me posait la possession de son manuscrit. Devais-je le faire connaître ou m'en débarrasser ? D'après le peu que j'en ai lu, il est à ce point stupéfiant, d'aucuns le penseront fascinant, qu'en vérité je devrais le dissimuler à jamais. Néanmoins, si ce qu'il raconte est véridique, cela en fera un document trop important pour que je le laisse s'empoussiérer sur une tablette du garage. Je songeai à l'envoyer à Jonas Fielding, un vieil ami journaliste du *New York Times*, ancien lieutenant du Corps des Marines des États-Unis avec qui j'avais combattu en Afghanistan. J'étais curieux de connaître ses impressions. Je me donnais à ce sujet encore un mois de réflexion.

Ensuite, à la grâce de Dieu !

## CHAPITRE 1

J'AVOUE QUE LE « CARNET DE NOTES » de mon cousin Jerry, signé John Doe, que je vais vous présenter, m'intriguait beaucoup. D'après ce que j'avais appris de lui par son notaire, lors de la lecture de ses dernières volontés testamentaires, Jerry, en plus d'être un chercheur hautement respecté, était un chimiste réputé et un vulgarisateur d'exposés scientifiques très demandé, un peu partout dans le monde.

Avec son bagage de connaissances, mon cousin n'était certes pas un plaisantin en quête d'attention, bien que l'on ne puisse jurer de rien en ce qui a trait au domaine du mental. Ce qui motive les

gens à rechercher l'attention des autres a parfois de quoi surprendre. Je vais donc laisser la parole à mon cousin dès à présent, avec l'introduction de son carnet de notes.

### **Avant-propos de Jerry Steinmeyer, auteur du manuscrit**

Cette histoire, bien qu'assurément étrange, est néanmoins telle que je la présente. Elle me vient d'un homme jeune, dans la trentaine, disant se prénommer Al, rencontré errant dans Central Park, New York, le 28 mai 1987, un matin où je promenais mes deux labradors. Parcourant une poignée de feuilles griffonnées en tous sens, où il avait jeté ses pensées pêle-mêle, ainsi que quelques anecdotes, il m'a raconté, enfin lu, une histoire irréaliste, à mon humble avis. Il lisait d'un ton monocorde, se souvenant rarement des faits énoncés, ni du lieu où ils s'étaient produits. Il m'a fait part d'événements semblant tirés d'un labyrinthe où lui-même se serait égaré. Il ne me donna que des parties de récits tronqués, sans conclusion. Un peu comme s'il était soumis à la lecture d'un texte qui ne le concernait pas, écrit par un autre et représentant des événements qu'il n'avait pas vécus lui-même.

Incroyablement, c'est moi qui devais lui expliquer ce qui s'était probablement passé, comme l'aurait fait un psychiatre. Sur sa lancée, il m'a affirmé ne plus se souvenir de ce qu'il était avant cette aventure. Il fut ainsi incapable de me donner son adresse, sa profession, ni même son nom, à part « Al », une abréviation à n'en pas douter. Il savait, par contre, que sa compagne s'appelait Elsa et qu'elle était aussi sa cousine.

À ce sujet, j'étais sceptique. Comment pouvait-on se remémorer une chose et non l'autre ? C'était insensé ! La mémoire sélective ? Peut-être.

Afin de mieux comprendre l'histoire d'Al, de l'accepter comme véridique, la tâche était malaisée. Une solution unique se présentait à moi : suivre le cheminement de ce personnage au cours du « voyage insolite » qu'il allait entreprendre à travers l'espace et le temps. Il faut souligner qu'Al ignorait ce qui l'avait mis sur cette route fantastique. Pour une simple raison : il avait tout oublié de son passé. Il ne pouvait dire d'où il venait, ainsi que sa destination dans le temps. Al se fiait uniquement à ses notes pour me présenter son histoire.

Au début, je pris évidemment mon interlocuteur pour un être tourmenté mais inoffensif. Je n'osais pas encore le classer dans la catégorie des malades mentaux. Comme il parlait bien et que ses phrases étaient cohérentes, parfaitement construites, dénotant une érudition certaine, je l'écoutai.

Il m'assura ne pouvoir demeurer longtemps avec moi pour une raison que j'eus peine à imaginer :

d'après lui, il voyageait entre les siècles, rejeté dans le temps, ici et là, comme au gré d'un vent cosmique. Il affirmait être déjà venu plusieurs fois à New York, en provenance d'une autre époque qu'il ne savait situer, poussé par une raison obscure vers un but spécifique, qu'il ne pouvait non plus expliquer. Il était néanmoins persuadé d'avoir à remplir une tâche importante dans ce quartier de la ville.

Il m'assura entre autres avoir fait ses dernières apparitions dans Central Park les 24 et 25 mars, ainsi que le 18 juillet 2014.

Là, il y allait fort. Nous étions en 1987 !

Même avec ma grande ouverture d'esprit, c'était un gros morceau à avaler. Je dus me retenir pour ne pas lui éclater de rire au visage.

Il me dit encore avoir une hantise : le siècle d'où il venait risquait de le « reprendre » sans crier gare. En fait, pour mieux m'expliquer le mot « reprendre », il avait utilisé l'expression « aspirer vers un monde parallèle ».

Mon bagage intellectuel assez solide en sciences diverses incluant des recherches approfondies sur la mécanique quantique et la théorie des cordes faisait inévitablement de moi un incrédule. Il y a en effet un immense pas à franchir avant de pouvoir affirmer que le rêve que caresse l'humanité d'aller faire une balade digestive dans le passé, ou le futur, se trouve dès à présent à notre portée. Néanmoins, beau parleur, cet homme a presque réussi à semer le doute dans mon esprit, me mettant en face de l'incroyable possibilité. D'après lui, le voyage dans le temps était réalisable. Il me demanda de me représenter l'existence des gens il y a cent cinquante ans alors qu'ils s'éclairaient à la chandelle, puisaient l'eau au puits, dans leur cour. Comment auraient-ils réagi à l'annonce des voyages vers la Lune, de l'invention du téléphone et de la télévision ? « Ridicule ! » se seraient-ils exclamés à l'unanimité. Ils auraient eu tort. « C'est en refusant de reconnaître des limites à la science qu'elle progressera », affirma encore mon étrange compagnon.

Il me dit être physiquement manipulé par une force dominatrice au cœur du continuum espace-temps. D'après lui, il sauterait sans transition d'une époque à l'autre. Il n'existerait rien, à sa connaissance, qui puisse freiner le processus, ou lui indiquer la manière de réintégrer sa propre époque. Son récit me faisait songer au spectre d'un homme revenant sur les lieux de son assassinat à la recherche du bon Samaritain qui libérerait son âme en détresse, lui permettant ainsi de trouver le repos. Du cinéma, quoi !

Durant ce prétendu vagabondage entre le passé et le futur, Al aurait rencontré, en 2014, un policier du nom de Rif Wilson à Central Park. Afin de vérifier la véracité de ses dires dans un quart de siècle (là, je dus contenir mon amusement), je lui demandai



de me décrire des inventions nouvelles de cette époque et de me donner le nom du président. Il en fut incapable, évidemment. Aucune preuve ne venait donc étayer ses propos délirants. Il me confia encore ne pas avoir de travail, mais produisit néanmoins devant mes yeux interloqués une bourse assez lourde remplie de pièces d'or vieilles de cinq ou six cents ans. Questionné à ce sujet, il m'expliqua avoir récupéré cette fortune sur un galion espagnol lorsqu'il était capitaine d'un bâtiment pirate. En lisant ces lignes, écrites de sa propre main, il éclata de rire, m'affirmant alors avoir toujours eu en horreur les déplacements sur l'eau.

J'avais effectivement affaire à un illuminé. Un escroc ? Difficile à dire. J'aurais dû croire à ce fatras d'incohérences ? Franchement ! Une histoire ahurissante, pas d'autre mot. Son récit dura environ deux heures. Il ne l'interrompait que pour se désaltérer à la fontaine Bethesda, dans le parc, refusant d'aller grignoter quelques frites à la roulotte casse-croûte installée dans la rue, à deux pas, de crainte, prétendait-il, d'oublier de revenir vers moi, aussi incroyable que cela puisse sembler. À cet instant de son récit, j'ai noté un fait singulier, digne de mention. Si l'étranger a parlé deux heures de suite, l'horloge de la rue ne mesura qu'un passage du temps de trois minutes. Quant à ma montre, elle s'était arrêtée, reprenant sa fonction lorsque le vagabond prononça sa dernière phrase. Curieuse coïncidence.

Si je dis avoir pris cet homme pour un vulgaire bonimenteur, on pourra se demander pourquoi j'ai retranscrit ses propos dans un cahier. Bonne question. Probablement parce que, durant le processus d'analyse de ce que je venais d'entendre, une pensée d'un astrophysicien dont j'ai hélas oublié le nom m'est revenue à l'esprit : « Le jour où l'on mettra un frein à l'imagination des chercheurs, la science devra être jetée aux oubliettes. »

Soyons juste, tout au fond de moi j'avais envie d'y croire.

## DANS LES MÉDIAS

« La plume de Gilles Dubois est ravissante, et même très accessible et nous transporte dans l'imagination très fertile de l'auteur. Un auteur que je suis heureuse d'avoir découvert, je vous le recommande grandement [...] ».

*Les mille et une pages L&M*

« C'est surtout superbement écrit et devrait être cité en modèle dans une classe de maître en français. »

*Culture Hebdo*

## DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME COLLECTION

*Akuna-Aki, meneur de chiens*

Roman, 374 pages, 2007

ISBN 978-2-923274-35-5

*L'enfant qui ne pleurait jamais, tome 1*

Roman, 248 pages, 2011

ISBN 978-2-923274-81-2

*L'enfant qui ne pleurait jamais, tome 2*

Roman, 208 pages, 2013

ISBN 978-2-89699-383-3

*L'enfant qui ne pleurait jamais, tome 3*

Roman, 280 pages, 2014

ISBN 978-2-89699-425-0





Roman, 168 pages, 2019 | ISBN 978-2-89699-626-1

## **R É S U M É**

Treize personnages composent ce roman hors norme, dont une chef de cuisine transgenre d'origine indienne, un sommelier qui ne boit pas d'alcool et un danseur à la retraite qui anime une télé-réalité au Nunavut. Les trajectoires paradoxales de ces personnages, liés par la nourriture, l'art et la fluidité des genres, s'entrelacent comme les fils d'une tapisserie humaine bigarrée. Cette œuvre non linéaire, non traditionnelle et absolument libre défie toutes les conventions.

## **L ' A U T E U R . E**

V.S. Goela tire son inspiration créatrice de ses multiples voyages. Les normes identitaires, dans le contexte du pluriculturalisme canadien, sont au centre de sa pratique d'auteur.e.

## EXTRAIT

### L'INUTILITÉ DE LA POIRE

LA POIRE EST ABSENTE DE MON FRIGO, de ma cuisine. Les autres fruits ont la priorité.

Les mangues ne sont plus disponibles, même les grenades. Le marché libre n'est pas si libre de me livrer mes fruits préférés en hiver, mes essences en hiver.

Je n'aime pas les poires. Leur couleur est fade. Elles ne brillent pas comme la progression de vert subtile vers l'orange solide de ma mangue indienne ou le rubis de ma grenade afghane ; elle est timide, elle manque de force, et elle ne mérite pas que je m'y attarde. Voire, elle n'a pas une teinte mate pour révéler un côté contemporain.

La poire est banale. On la mange parce qu'elle est disponible, convenable. Pas pour la passion. Je ne la mélange plus avec mes autres ingrédients. Je ne la cherche pas. Jamais.

### Mylène

Mylène est une récidiviste. À chaque grand hôtel où elle passe ses nuits, elle ramasse les savons, les bouteilles de shampoing, les gels douche, et les petits gants pour cirer ses chaussures noires. Étant agente de bord pour une grande ligne aérienne, elle a la chance de voyager pour les courts et parfois longs circuits.

Le travail est laborieux. On œuvre dans un tube métallique où l'air est sec, ce qui veut dire qu'il faut constamment boire de l'eau, l'air est recyclé parce que cela dépense moins d'essence d'aviation, la bouffe est médiocre au plus haut degré et, pendant des heures, un membre de l'équipage parle constamment de son divorce, de son hypothèque ou de son chat. Dépendamment de l'équipe, ce métier pourrait s'avérer désagréable. Pourtant, c'est un moyen de gagner sa vie et de faire autre chose de son temps libre.

Chaque bouteille de shampoing, de gel douche, a un contour unique. Quelques-unes sont transparentes et on voit la couleur du liquide. D'autres sont voilées par un plastique opaque et il est nécessaire d'ouvrir le bouchon afin de découvrir son parfum, sa teinture.

Peu importe le caractère de la bouteille, Mylène ouvrirait chacune pour déterminer si l'odeur est acceptable : un soupçon de santal, le jasmin, les fruits citriques, le musc, l'essence d'une huile pure ou une odeur insupportable comme la mouffette. Parfois le bouquet la faisait éternuer. Dans ce cas-là, la bouteille restait à l'hôtel.

Le savon de l'hôtel, à part l'odeur, a souvent une taille, une grandeur uniques, ce que l'on ne trouve pas souvent dans les pharmacies ; la couleur est pourtant banale, mais le souvenir qui rattache le savon à l'endroit, la ville, au pays, à la culture, n'est pas trouvable dans un magasin.

Ce mois-ci, Mylène travaille de garde. Un collègue tombe malade et ne peut pas voler. Le centre de communication téléphone à Mylène tôt le matin pour lui dire qu'elle doit se préparer pour la route Toronto-Londres-Delhi-Londres-Toronto. Le circuit commence ce soir.

### Richel

Richel est danseur à la retraite. Il a eu la bonne fortune d'avoir une longue carrière en comédie musicale dans plusieurs pays, sauf le Canada. Vingt ans après son exil artistique, il est revenu s'installer à Toronto, dans une maison, dans un quartier mixte, avec sa meilleure amie. L'arrangement est bien : elle est partie la moitié du mois pour le travail et, pendant les semaines où elle se trouve à Toronto, les deux amis passent quelques jours ensemble. Richel a ouvert un studio de danse au centre-ville et cela marche très bien. Il est l'enseignant principal et propriétaire. Les cours de danse sont une fourchette des styles de danses internationales (le bharata natyam, les danses latines, le flamenco, la danse celtique, japonaise, inuite, etc.), le ballet classique, la danse moderne, contemporaine, la tap, et le jazz. Pour ce répertoire, Richel a embauché les meilleurs enseignants expérimentés. Ses étudiants allaient aux auditions, ils jouaient dans les spectacles, ils joignaient les compagnies de ballet nationales, ou ils continuaient avec des classes dans son studio réputé.

Richel est aussi la vedette d'un feuilleton. Un feuilleton de télévision réalité. Il reconnaît très bien que la qualité de la télévision réalité n'est pas riche. Mais il y participe pour la joie du rire. Il ne prend pas cela au sérieux, et c'est évident quand on voit la première émission. Surtout, c'est la prémisse de la série qui lui plaît : un bateau de croisière qui s'arrête à plusieurs hameaux et villes du Nunavut.

Ce matin Richel écoute sa musique sur son iPad, alors la qualité de la basse est minable. Il peut utiliser les platines pour écouter ses microsillons sur les haut-parleurs, mais il préfère le son métallique pour ses routines matinales. Richel ne mange pas le petit déjeuner, mais le café est de mise. Bien qu'il doive faire des étirements, il les passe et il regarde la télévision pour les prévisions météorologiques et les conditions des métros pour déterminer quand il

devra quitter la maison en direction de son studio. Richel n'enseigne pas tous les jours, mais il va au studio chaque jour pour surveiller les activités quotidiennes.

L'appareil dans le salon est ancien, c'est-à-dire des années quatre-vingts, construit avec des tubes à l'intérieur, et sans les capacités d'un ordinateur. Richel aime tout ce qui est neuf, c'est-à-dire une télévision à haute définition, peut-être d'affichage DEL, à écran plat, grosse comme cent pouces, avec la capacité de jouer les MP3 et les vidéos téléchargés illégalement de l'ordinateur, et qui pourrait être suspendue sur le mur. Il n'a toutefois pas ce genre de téléviseur parce que Mylène avait gagné le droit de meubler le salon et elle ne voulait pas que la télévision soit le joyau de la pièce puisqu'ils ont un foyer en pierre charmant. Richel était d'accord, mais seulement à cause du foyer.

Il est 10 h, l'heure de se rendre au studio. Richel met son sac avec la bande qui croise sa poitrine et il se dirige vers le métro. Il met vingt minutes à arriver au studio sur la rue Queen. La rue Queen a beaucoup changé depuis son adolescence, et encore plus depuis qu'il a acheté son studio. On y retrouvait une librairie alternative Pages, le Bamboo Club, Speakers Corner, des stands de vendeurs de joaillerie unique et gothique, mais pas de Club Monaco, pas de Shoppers Drug Mart et pas de Gap. Il y reste quand même des établissements comme le Queen Mother Café, le Black Market, le Second Cup, Fluevog, le magasin de chaussures Groovy, le Rivoli, Steve's Music, Cameron House, et le Black Sheep, où les amis sans cartes d'identité et ceux de moins de 19 ans pouvaient boire la bière en fût.

« Studio Richel » a une porte en verre et une grande fenêtre en face de la rue. De l'extérieur, on voit une salle de réception avec un divan et deux chaises en cuir. À l'intérieur, l'espace est long et il y a un couloir qui va jusqu'à la rue Richmond où se trouve la porte arrière. À côté du couloir, il y a des salles de danse, avec les planchers en bois, une barre fixe devant un miroir massif et, dans un coin, un système de musique. Ce matin, on écoute Erik Satie.

*Quelle température préférez-vous au four ?*

### **LHR-DEL**

Après une escale de 23 heures à Londres, Mylène et son équipe préparent la cabine pour le vol Londres-Delhi. Les repas végétariens sont comptés, l'équipement d'urgence est à sa place, la liste de passagers est notée, les signaux avec les pilotes sont confirmés, et l'équipe commence

à recevoir les passagers par deux portes : ceux de la classe d'affaires prennent la porte avant, et ceux de la classe économie prennent la deuxième porte.

*Pour les sorties de secours, il y a deux portes en arrière, deux portes au milieu de la cabine, deux portes en avant de la cabine... veuillez placer vos bagages de cabine dans les coffres supérieurs... attachez vos ceintures de sécurité.*

On a besoin d'oxygène lorsqu'on vole plus haut que 8000 pieds en l'air. Donc l'air dans un avion est maintenu à l'équivalent de 8000 pieds.

Sur le tarmac à Heathrow, on voyait un parc d'avions véritablement international : Air Mauritius, Kenya Airways, Swissair, Air India, Pakistan International Airlines, Emirates, Thai, Cathay Pacific, Air Seychelles, Aeroflot, Kuwait Airways, le Concorde d'Air France, South African Airways, BWIA, Korean Air, Varig.

Ce matin, l'équipe est derrière un Concorde pour le décollage numéro deux. Avez-vous déjà été derrière un Concorde en faisant la queue sur la piste ? L'avion de Mylène est un Boeing 747-400, pas petit. Quand le Concorde était prêt à partir, ses moteurs hyperpuissants ont rugi et le 747-400 tremblait. On se demande si les passagers du Concorde se sentaient malades durant leur vol, s'ils supportaient la vitesse.

Mylène imite l'accent des passagers, sans faire exprès, dans n'importe quelle langue. L'immersion.

Après les annonces et le décollage, après la montée à pic, après que la lumière pour les ceintures de sécurité est éteinte, une fois que l'avion vole à 35 000 pieds, les agents de bord détachent leurs ceintures, quittent leurs sièges de sécurité comme le strapontin, et ils commencent à ouvrir les boîtes dans les trois galères. Bien entendu, chaque avion a une configuration différente. Celles du 767 et du 747-400 sont les préférées de Mylène. *Je suis fidèle à Boeing.*

L'oxygène, de l'oxygène, oxygène.

Pour ce vol, la compagnie aérienne commande plus de repas végétariens que d'autres types. Aussi sert-on du masala chai en plus du thé noir régulier. Une femme en classe « J », classe d'affaires, assise dans le pont supérieur, demande à Mylène si les agents de bord ont du gingembre ou de la cardamome noire dans la galère. Elle voulait les ajouter à son thé épicé. Mylène explique que, malheureusement, ils ne font pas bouillir les épices avec

les feuilles de thé et que le thé épicé, le masala chai, était préparé simplement en ajoutant de l'eau bouillante dans la théière avec quelques sacs de masala chai fabriqués par une compagnie britannique et du lait pour éclaircir sa teinture, son goût. Alors la passagère prend le masala chai que Mylène a servi et elle sort de son sac à main un petit sac en plastique qui contient un mélange de cardamome noire en poudre, du gingembre sec coupé, et un clou de girofle. Elle secoue le petit sac pour faire tomber quelques émissions de particules dans la solution de couleur caramel devant elle. En sirotant ce liquide, cette femme chef de cuisine regardait un film hindi des années quatre-vingts avec l'acteur principal Amitabh Bachchan sur son téléviseur personnel.

*Ce sont des films hindi, pas les films « bollywood », une terminologie que je hais, qui n'est pas précise, qui suggère une imitation, qui dévalorise l'industrie indigène.*

Turbulence.

### **Soma**

Soma est invitée à un concours mondial de chefs de cuisine à Delhi. Depuis son arrivée au Canada, elle n'est pas retournée en Inde. Mais, au cours de cinq courtes années à Toronto, Soma est devenue une des chefs le plus reconnues dans la grande ville, voire au Canada.

Les organisateurs du concours ont contacté les meilleurs nouveaux chefs contemporains de plusieurs pays, y compris l'Inde.

Le concours a pour thème « La cuisine, sans frontières ». Chaque chef doit utiliser au moins un ingrédient de son pays résidentiel, deux ingrédients d'un pays qui partage la frontière de son pays ; et au moins trois ingrédients proviendront de l'Inde.

Soma sera la seule transgenre. À moins qu'il y en ait d'autres qui le cachent. Le concours sera télévisé. Elle va porter un sari.

*Je suis fière mais je n'ai pas de fierté.*

### **Sa'k**

Seulement un autre Canadien avait été choisi pour le concours. Il s'appelle Sa'k. Sa'k est Micmac gaspésien et il a été amené outre-mer par les vents éoliens des Appalaches. Il est l'hôte de sa propre émission sur la cuisine autochtone à la télévision, basée dans sa communauté. Cela fait partie de la *FoodNetwork*-isation du monde. Il a aussi publié un livre de recettes du terroir

autochtones. Son village reçoit plusieurs touristes en été, des touristes qui cherchent des démonstrations de repas avec les éléments de la région. Hors saison, son studio sert de restaurant pour les gens des alentours.

Sa'k demeure dans une micro-maison de style hybride : contemporain et traditionnel. Sur le toit figurent un panneau solaire et des tuyaux pour attraper la pluie et l'envoyer dans un gros cylindre à côté de la maison. Il y a une grande fenêtre de chaque côté de la maison, à chaque étage.

La porte principale s'ouvre au salon où se trouvent deux chaises, une étagère avec les bouquins, des placards du côté des escaliers, un poêle à bois lié à une cheminée, et un divan en cuir noir. Le divan se convertit en lit double pour les invités. Sinon, dans le jardin, il y a de la place pour deux tentes. Les planchers sont en chêne pour la durabilité.

Il n'y a pas de baignoire dans le wc, seulement une douche, un bassin, une toilette japonaise avec les jets d'eau, et plusieurs meubles pour poser le linge, les serviettes, les petits savons des hôtels, les médicaments, les crèmes, les Q-tips, les rasoirs, les tubes de dentifrice, les brosses à dents, et les pansements Hello Kitty.

Chaque escalier pour monter a également un tiroir sous chaque niveau. Au premier étage, il y a un grand lit, un bureau, et plusieurs étagères – la bibliothèque personnelle. Il n'y a pas de sous-sol.

C'est la cuisine, la salle principale. À part ses outils de cuisine, Sa'k est plutôt minimaliste. Il a quelques vêtements habituels, des livres des cours de littérature universitaire, un petit téléviseur de technologie de tubes, des albums de photos, et des lettres de ses copains d'enfance qui ont quitté la province, le pays ou le continent, pour l'initiation à une vie et des souvenirs inédites, ailleurs. Heureusement que Sa'k a un studio où il garde casseroles en inox, couteaux, mixeur, bols, épices, *bélan chakra*, poêles à frire, centrifugeuse électrique, *tawa*, cuillères, wok, *karahi*.

La maison est arrangée selon la science et les principes du *vastu*.

*Je n'ai pas consulté « Le guide culinaire » d'Escoffier.*



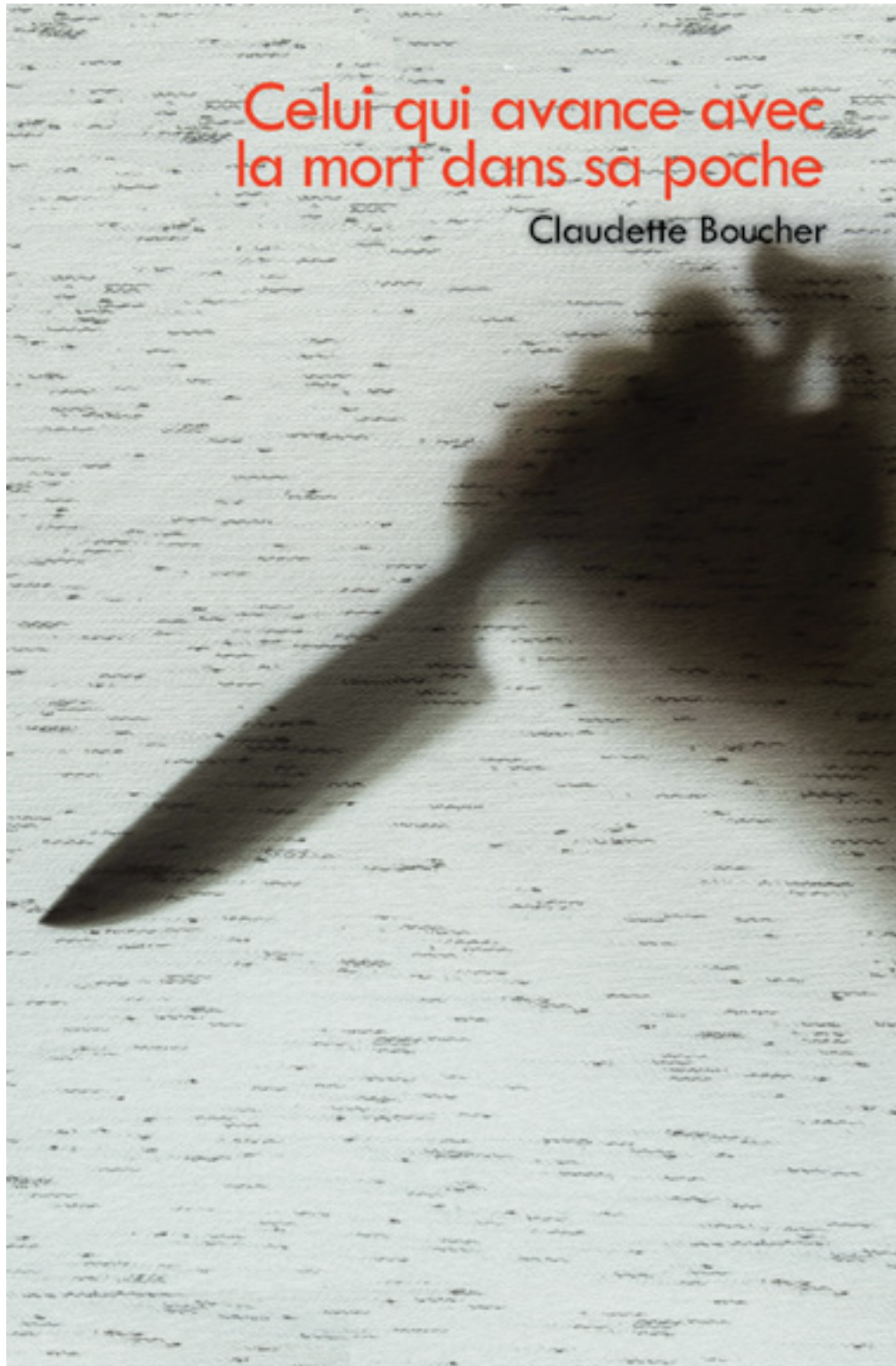
# D A N S   L E S   M É D I A S

*« Pour une lecture très inclusive qui ouvrira votre esprit sur la variété des pratiques culturelles, Gaucher.ère contrarié.e de V.S. Goela vous conviendra parfaitement. »*

*La page ouverte*

*« Je l'ai beaucoup aimé en raison de la diversité des personnages. »*

*Radio-Canada*



Roman, 244 pages, 2017 | ISBN 978-2-89699-575-2

## R É S U M É

Sophie Plourde, une agente artistique, est assassinée au *Jardin du petit pont de bois*. Ce lieu touristique prisé par les ornithologues est tenu par Irène Roblès, une octogénaire mexicaine. Y gravitent des touristes, des employés, des sans-papiers, des agents frontaliers, des policiers. Parmi eux, le meurtrier. *Celui qui avance avec la mort dans sa poche* aborde avec finesse la question de l'immigration illégale, une réalité encore méconnue.

## L ' A U T E U R E

Auteure de romans et de nouvelles née au Québec, Claudette Boucher est enseignante de formation. De retour de l'Ouest canadien depuis quatre ans, elle vit à maintenant Ottawa. *Celui qui avance avec la mort dans sa poche* est son troisième roman.

## EXTRAIT

### Stanstead, 15 juillet

LE FILET D'EAU, MÊME TIÉDASSE, lui fit un bien immense. Elle le laissa couler sur sa nuque, ensuite sur ses jambes avant de faire un geste. Puis, elle se frictionna vigoureusement les épaules, et aussi loin qu'elle le pouvait dans le dos, avant de déposer dans la paume de sa main une bonne quantité de shampoing avec lequel elle se massa énergiquement le cuir chevelu.

– T'es revenu, Pierre-Benoît ? lança-t-elle en direction de la salle, dans le vacarme du sèche-mains qui venait d'être remis en marche. T'as changé d'idée ?

Se rinçant les cheveux, elle l'imagina nu, le sexe minuscule, reportant le moment d'affronter les courants d'air frais de la salle et son frigorifique plancher de ciment. Un sourire au coin des lèvres, elle glissa sa tête ruisselante par la fente laissée entre le rideau et la cloison de céramique de la douche.

Une partie du shampoing naturel lui dégoulinant dans les yeux, ce fut dans une sorte de demi-brouillard qu'elle l'aperçut. Et, bêtement, bien avant que le cri ne franchisse ses lèvres, ce fut sur la main gantée, tenant son soutien-gorge et sa petite culotte, que son cerveau tétanisé s'arrêta.

Quand le regard, derrière le passe-montagne, croisa le sien, la lame sifflante était déjà fichée dans sa chair.

### Sherbrooke, 16 juillet

ADOSSÉ À DEUX RIVIÈRES, coin Dufferin et Frontenac, le Central de police est, dans le paysage urbain, une masse informe aussi esthétique qu'un cube que l'on atteint après avoir traversé un large parking, escaladé une série de marches raides et franchi une double porte vitrée. Au-delà d'un poste d'accueil, protégé par un Plexiglas résistant, d'interminables couloirs aboutissent au QG des policiers en uniforme – le poste 441 – et, plus loin, à une autre unité au sein de laquelle une poignée d'enquêteurs se partagent quelques mètres carrés d'un local étroit et encombré, tapissé des cartes de la ville.

Sous les puissants néons de la salle, après avoir consulté sa montre, le policier allait ramener vers lui sa chaise quand une note, fixée à sa lampe,

retint son mouvement : l'écriture ample et lisible du patron, d'habitude en pattes de mouche, témoignait d'une urgence.

– Une sale affaire, prévint le chef dès l'entrée dans la pièce de son second, à qui il désigna un siège.

Comme deux autres parfaitement identiques, le fauteuil à roulettes indiqué faisait face à son bureau.

– La victime, annonça-t-il, s'appelle Sophie Plourde. Vingt-sept ans. Agente d'artistes. Originaire de Trois-Rivières, elle accompagnait dans la région son mari, Pierre-Benoît Lemaire, un photographe ornithologue professionnel. Son corps a été découvert, hier, par la propriétaire du *Jardin du petit pont de bois*, à Stanstead, où le couple s'était installé, l'endroit étant, paraît-il, le paradis des observateurs d'oiseaux. C'est exact ?

– Rien de plus vrai, confirma celui qui, depuis son incorporation à l'unité des enquêteurs, faisait les frais des plaisanteries de ses collègues, ceux-ci prétendant qu'il pourrait oublier son arme de service, jamais ses jumelles.

– Pour commettre son crime, autour de 21 h 30 hier, le meurtrier a utilisé un couteau de chasse classique. Jusqu'à présent il reste introuvable. À moins de mettre la main dessus en fouillant la rivière Tomifobia qui coule derrière le *Jardin du petit pont de bois*. L'unique coup à l'arme blanche, précis, puissant, a été porté dans la région cervicale. Il a provoqué une hémorragie massive, fatale pour la jeune femme qui souffrait d'hémophilie.

– Je croyais, alléguait l'adjoint du capitaine, que c'était uniquement les hommes qui présentaient les symptômes graves de cette maladie.

Son supérieur lut ce que lui avait appris le légiste.

– « Génétiquement, l'hémophilie se situe sur le chromosome sexuel X. Les hommes n'ayant qu'un seul X, s'ils portent le gène, l'expriment forcément intégralement. Les femmes, elles, ont deux chromosomes X. Une femme qui aurait un chromosome porteur du gène et un chromosome sain, verrait donc celui-ci compenser le déficit du chromosome atteint. Toutefois, il arrive que le chromosome sain ne compense pas parfaitement le déficit. Le gène de l'hémophilie s'exprime donc partiellement. »

Il ajouta que, selon le médecin, si Sophie Plourde n'avait pas eu « ce taux abaissé de facteur de coagulation », elle aurait pu survivre à ses blessures.

– Son meurtrier le savait, tu penses ?

– Je me suis posé la même question, répondit le chef poussant, en direction de son adjoint, deux séries de photos numérotées.

1

La première reprenait, sous différents angles, l'effroyable gâchis de la mort et montrait un corps nu de femme ; la seconde succession de clichés cadrerait les derniers témoins « parlants » de la scène de crime : des produits pour la toilette, des alliances, une montre Pierre Laurent, une chaîne en or avec un rubis, un sac à main griffé Falabella, de Stella McCartney.

– Et des tampons hygiéniques, indiqua le chef de son index.

– Pourquoi autant, à ton avis ? demanda l'enquêteur.

Il en avait répertorié une dizaine.

– Et regarde comment ils sont placés.

Parfaitement alignés. En rang d'oignons sur le banc de bois précédant la douche, contrairement aux shampoing, serviette, pierre ponce et bijoux lancés d'un côté et de l'autre du sac Falabella bleu électrique.

– Tu as une suggestion pour expliquer la chose ? demanda l'enquêteur.

– Pas vraiment, admit le chef.

Tendant le bras, son subordonné lui rendit, au même moment, les photos.

– En supposant, suggéra-t-il, que l'assassin ait fouillé lui-même dans le sac à main et en ait extrait son contenu, indifférent à des bijoux de prix, qu'est-ce qu'il cherchait, tu penses ?

Ils énumèrent une arme, de la drogue. Ils suggèrent aussi un papier compromettant, un document important.

– Si tu penses, intervint le capitaine, comme je l'ai fait, aux passeports : ils n'ont pas bougé de la *cabin* occupée par le couple.

– Mais ça, l'assassin ne pouvait pas le savoir.

– En effet ! approuva le chef.

L'examen gynécologique post mortem révélait que la jeune femme avait eu une relation sexuelle – une pénétration vaginale – non protégée, pour laquelle l'hypothèse du viol était écartée. Dans le cas d'un rapport sexuel infligé sous contrainte, donc sans orgasme, il faut six heures aux cellules mâles pour se propager. Or, le médecin mentionnait qu'il avait commencé l'examen du corps moins de trois heures après son arrivée à la morgue et, à ce moment-là, les spermatozoïdes avaient déjà commencé à se répandre.

– Une trace laissée, selon toute probabilité, par l'arme du crime a été trouvée au cours de l'autopsie : il s'agirait de cire d'abeille.

Resté un moment suspendu dans les airs, le crayon de l'enquêteur reprit sa course.

– Ma mère, dit-il en même temps qu'il griffonnait l'information dans son carnet, à une certaine époque, s'en servait pour s'épiler les jambes.

– Et la mienne, lui retourna son chef, depuis plus de cinquante ans, n'a rien trouvé de mieux pour faire reluire ses meubles.

Quant à la recherche qu'il avait effectuée sur le produit, elle lui avait permis d'apprendre que, aussi incontournable que le bicarbonate de soude ou le vinaigre blanc, la cire d'abeille a 300 usages possibles.

– Selon le mari...

Le capitaine présentait, à ce moment, un feuillet, ensaché par la Régie de police de Memphrémagog (RPM).

– Selon le mari, l'écriture qui apparaît sur cette note serait celle de sa femme. Le prénom Laura désignerait la propriétaire d'un resto avec laquelle la victime a sympathisé, Véro serait sa sœur jumelle, alors que *Didier* ferait référence à l'ancien agent artistique du mari. Quant à *Hugo*, mystère total, tout autant que le barbouillage qui suit le prénom, mais les petits génies du labo se penchent déjà dessus.

Il ajouta que les entrailles de l'ordinateur Apple, ainsi que les centaines d'appels comptabilisés par l'iPhone de la victime, allaient subir le même traitement.

– Sur notre compte Twitter, poursuivit-il, j'ai lancé un appel à l'intention des automobilistes, des excursionnistes, des campeurs, des pêcheurs et des amateurs de jogging qui se seraient retrouvés dans les environs du *Jardin du petit pont de bois*, hier. Le message sera repris par les stations de radio, les chaînes de télévision et les journaux. Pendant que tes collègues vont, comme toi, comme moi, chercher à comprendre le fin mot de ce crime d'une rare brutalité, les agents du poste 441, déjà sur le terrain, frappent aux portes du voisinage du *Jardin du petit pont de bois*. Snacks, bars, stations-service ouverts tard hier soir seront visités pour recueillir ce que le personnel et la clientèle de ces endroits auraient pu remarquer.

Soufflant par intermittence sur sa tasse afin d'en refroidir le contenu, il interrompit son exposé pour demander à son adjoint s'il avait des questions.

– Pas d'empreintes valables ?

Le capitaine expliqua que tout ce qu'on était en mesure d'affirmer, pour le moment, se résumait à des traces retrouvées dans la salle commune des douches trop floues pour être exploitées, conséquence des abrasifs et détergents employés au *Jardin du petit pont de bois*.

– Dans mon souvenir, reprit l'enquêteur, le *Jardin du petit pont de bois* ne dispose pas de caméras de surveillance. C'est toujours le cas ?

– Malheureusement oui !

Le responsable de l'unité des enquêteurs refermait, au même moment, une chemise à couverture rigide sur laquelle il jucha le DVD de la scène de crime avant de tendre le tout à son adjoint, déjà debout.

– Minute ! le retint-il.

Après en avoir fait part aux autres quelques heures plus tôt, il lui annonça qu'un membre de la Section des crimes majeurs du Service de police de la Ville de Montréal allait, dans le cadre du dossier, se joindre à leur unité de travail.

– Les crimes majeurs de Montréal ! s'exclama l'enquêteur. Comment ça ? La victime est la fille d'un gros bonnet ou quoi ?

Masquant son regard, un rayon de soleil vint se refléter dans les lunettes du responsable du Bureau des enquêteurs lorsqu'il expliqua que, selon leur hiérarchie, la présence de cet officier se justifiait par un désir « d'assurer des résultats optimaux ».

– Parce que ce n'est pas ça qu'on vise, nous ? protesta l'autre.

Le capitaine prit une gorgée de café, ce qui le dispensa de répondre.

– Quand ? voulut savoir son subordonné la main sur la poignée de porte.

La réponse « Aujourd'hui même » fut suivie d'une autre réplique mordante :

– La confiance règne !

– Écoute, Adam, c'est peut-être naïf de ma part, résista son chef, mais je vois, moi, dans cette... offre de collaboration le début d'une bonne intention.

– Du genre de celles dont l'enfer est pavé ?

Une fois le bureau de son supérieur dans son dos, Adam Kovac qui, d'habitude, ne levait pas le nez sur les matins lumineux, rata celui léchant les immeubles visibles par une fenêtre du coin-cuisine. Cependant, dès que la vidéo tournée, la veille, au Jardin du petit pont de bois fut glissée dans le lecteur de DVD, tout ce qui n'avait pas un lien avec un toit de tôle et des murs de béton peints en blanc perdit peu à peu de sa substance.

Dans le souvenir qu'il gardait du bâtiment des douches du Jardin du petit pont de bois, la bâtisse comptait deux portes. Celle de l'angle nord bénéficiait d'un trottoir de pierre, sa voisine se contentant d'un sentier de terre battue. Il s'apprêtait à reproduire le duo dans son calepin quand, aussi mystérieux que les ténèbres dont il aime s'envelopper, le chant d'un grand-duc se fit entendre, superposé à un son, une espèce de bourdonnement d'insecte parasitant la nuit. Augmentant le volume, il réécouta le segment. Cette seconde audition lui fit éliminer l'hypothèse qu'il avait d'abord envisagée : l'heure tardive à laquelle les événements avaient été enregistrés rendait improbable l'idée que le son provienne d'un appareil de jardinier, tel un taille-haie.

Coiffé d'un casque audio, il repassa des dizaines de fois l'extrait. Au bout de l'exercice, son ouïe saturée ne distinguait plus rien, et il n'avait toujours retenu aucune explication satisfaisante. Inscrivant une note visant à se rappeler de soumettre le segment à l'expertise de spécialistes,

il reporta son regard en direction de l'écran de son ordinateur de bureau. Il fit alors connaissance avec l'intérieur du bâtiment des douches du Jardin du petit pont de bois : une grande salle aux murs nus, mis à part un miroir dépoli dans lequel se reflétaient les cloisons de céramique et les rideaux de huit cabines de douche.

Pour la deuxième unité, positionnée à droite d'une fenêtre grillagée, ce qui heurtait en premier l'esprit c'était, semblant dégouliner des murs, la quantité prodigieuse de sang que l'œil y découvrait. Et dans toutes les nuances.

Franc, clair, vif, à la hauteur de la chair du cou, charcuté à l'arme tranchante. Écarlate sur deux délicats seins ayant conservé dans la mort leur forme parfaite, avant de s'assombrir sur les gants de caoutchouc de l'examineur médical et d'apparaître, presque noir, dans le méli-mélo des longs cheveux mouillés.

Seuls territoires épargnés par la mort rouge : le visage d'une blancheur de craie et l'œil bleu cobalt. Entré, celui-là, grand ouvert dans la mort, son insoutenable fixité témoignait d'une terreur sans nom.

## D A N S   L E S   M É D I A S

« *Claudette Boucher réussit à nous accrocher très rapidement. [...] On tourne les pages, on a envie d'en savoir davantage. C'est bien écrit. C'est un bon roman.* »

Ici Radio-Canada Ottawa-Gatineau

« *Polar passionnant, Celui qui avance avec la mort dans sa poche est aussi un roman qui suscite la réflexion.* »

*Nuit blanche*

« *J'ai eu un coup de cœur de lecture.* »

CFLO FM

« *On se plaît à suivre cette histoire aux couches multiples, dans laquelle les policiers ont une vraie personnalité – qui, parfois, les rapproche les uns des autres alors que d'autres fois, les oppose.* »

*Le Journal de Montréal*

« *Boucher met en place les éléments d'une enquête passionnante pour éclaircir la mort sanglante de Sophie Plourde par un beau jour d'été dans un lieu idyllique, isolé et fort étrange, le Jardin du petit pont de bois.* »

*Voix plurielles*





## À PROPOS DES ÉDITIONS L'INTERLIGNE

Fondée dans la capitale canadienne en 1981 pour assurer la production d'une revue d'arts, L'Interligne s'achemine vers sa 40<sup>e</sup> année d'existence. Éclectique par la profusion des genres qu'elle publie, L'Interligne est devenue, avec plus de 300 œuvres romanesques d'exception et près de 200 numéros de la revue *Liaison* (1978-2018), un repère de la scène culturelle canadienne.

À l'affût de voix authentiques, L'Interligne mise sur des œuvres pluriculturelles qui se démarquent par leurs préoccupations contemporaines et leur originalité stylistique, et trace de multiples avenues qui mènent les auteurs à la rencontre de leurs publics.

435, rue Donald, bureau 337  
Ottawa (Ontario) K1K 4X5  
Canada

1 613 748-0850  
[interligne.ca](http://interligne.ca)  
[direction@interligne.ca](mailto:direction@interligne.ca)

[facebook.com/linterligne](https://facebook.com/linterligne)  
[twitter.com/linterligne](https://twitter.com/linterligne)  
[instagram.com/l\\_interligne](https://instagram.com/l_interligne)

DISTRIBUTION  
Distribution au Canada | Prologue inc.  
1 800 363-2864  
[prologue.ca](http://prologue.ca)



## C R É D I T S

Traduction :  
Johanne Durocher Norchet  
(*Gaucher.ère contrarié.e*, traduit par  
V.S. Goela)

Révision linguistique (français) :  
Jacques Côté et Delphine Naum

Révision linguistique (anglais) :  
Noa Lior  
(Révision linguistique anglaise de  
*Gaucher.ère contrarié.e*, par V.S. Goela)

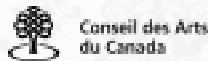
Conception graphique :  
Suzanne Richard Muir

Graphisme :  
Guillaume Morin

Impression :  
Gauvin

## R E M E R C I E M E N T S

Les Éditions L'Interligne bénéficient de l'appui financier du Conseil des arts du Canada, du Conseil des arts de l'Ontario, de la Ville d'Ottawa, de Patrimoine canadien et de Ontario créatif.



Financié par le  
gouvernement  
du Canada

Canada

Ottawa

ONTARIO  
CRÉATIF

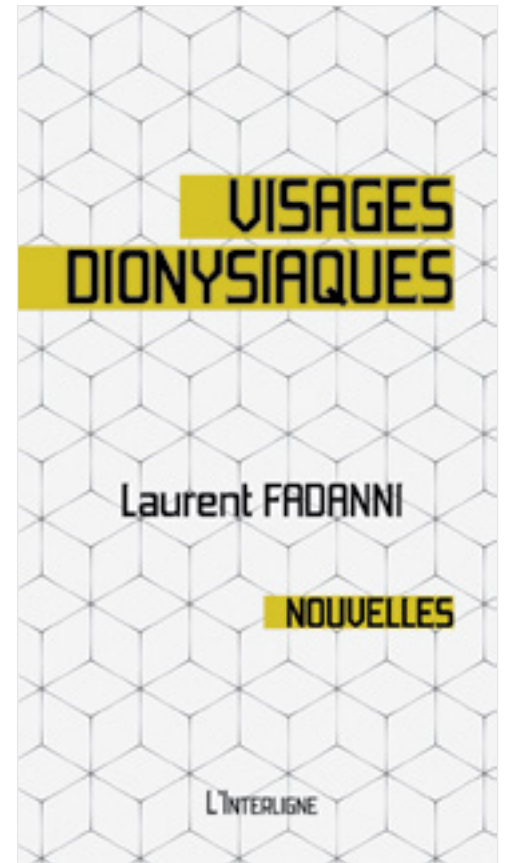
A U T R E S  
T I T R E S



Roman, 216 pages, 2018  
ISBN 978-2-89699-590-5



Roman, 248 pages, 2018  
ISBN 978-2-89699-617-9



Nouvelles 112 pages, 2019  
ISBN 978-2-89699-644-5



